HENRY KISTEMAECKERS



EURS D'ORIENT

EDITION NOUVELLE

Ornée d'un portrait de l'Auteur, gravé par Derbier,
et de 57 simili-gravures,
d'après des photographies originales.



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

AFRICA
1st ed.
of
$12
Rare
F.

LUEURS D'ORIENT

DU MÊME AUTEUR

ROMAN

Lit de Cabot, 8e édition . . . . 1 vol.
Mon Amant! 4e édition . . . . 1 vol.
Par les Femmes, 4e édition. . . . . 1 vol.
Crépuscule d'amour (*en préparation*) . . . . 1 vol.
L'amour à nu, 4e édition. . . . . 1 vol.
Chères Pécheresses, 4e édition. . . . . 1 vol.
Les Heures suprêmes (*sous presse*). . . . . 1 vol.
La Confession d'un autre Enfant du Siècle, 4e édition . . . . 1 vol.
Confidences de Femmes, 4e édition . . . . 1 vol.
Mandolinettes parisiennes, poésies (*épuisé*). . . . 1 vol.
Lueurs d'Orient, voyages . . . . 1 vol.
L'Illégitime, *roman d'une femme.* 20e édition. . . . 1 vol.

THÉATRE

Pierrot amoureux, un acte en vers (Bruxelles, Théâtre Molière).

Idylle nocturne, un acte en vers (Bruxelles, Théâtre du Parc).

Morale du Siècle, un acte en vers (Bruxelles, Théâtre du Parc).

L'Amour en jaune, comédie en trois actes (Bruxelles, Théâtre du Parc).

Accroche-cœurs, un acte en vers (Paris, Nouveau Théâtre).

Le Ménage Quinquet, comédie en deux actes (Paris, Nouveau Théâtre).

En préparation :

Monaco, le Jeu, roman. . . . . 1 vol.
Venise, l'Amour, roman. . . . . 1 vol.
Le Caire, l'Ivresse, roman . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.

HENRY KISTEMAECKERS

LUEURS D'ORIENT

Édition nouvelle.

Ornée d'un portrait de l'auteur, gravé par Derbier,
et de 57 simili-gravures,
d'après des photographies originales.

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON



A

Monsieur et Madame Carle

CES SOUVENIRS ÉPARS

DE LEUR AFFECTUEUX

HENRY KISTEMAECKERS



Ce petit livre est dénué de toute prétention littéraire. Il ne contient que des notes cursives et des impressions immédiates, hâtivement confiées au carnet du touriste, sans descendre de cheval, ou crayonnées à la lueur des étoiles, dans la lassitude des campements. J'aurais pu les développer plus tard dans le silence du cabinet de travail, les enchâsser du souci descriptif, les augmenter de récits et de souvenirs, les orner de style et les panacher d'épithètes. Il m'a paru plus intéressant de leur garder la sincérité de l'heure, la spontanéité des sensations en leur évitant les retouches patientes; et de ne point vouloir « décou-

vrir » des pays que mes maîtres — tel Théophile Gautier — avaient définitivement mis en valeur en les voyant à travers leur génie.

Et, puisque j'ai cédé à la manie de cette époque littéraire, qui ne fait plus de livres qu'avec des préfaces, des avant-propos et des avis aux lecteurs souvent plus abondants que les livres mêmes... — qu'il me soit permis, en tête de ce cahier, de saisir l'occasion pour remercier les excellents auxiliaires de ces vagabondages en Orient, M. Herbert W. Fite, de l'agence Cook, qui me facilita, par ses indications précises, les complexités de la route, et le drogman Saleem A. Saïd, qui me fut le plus précieux des guides.

HENRY KISTEMAECKERS.

MARSEILLE — TUNIS
CARTHAGE

AMES D'AFRIQUE — FEUILLETS ÉPARS
SENSATIONS D'ADIEU

LUEURS D'ORIENT

IMAGES MARSEILLAISES

Marseille. Après une nuit de lune, — une nuit claire dont les ombres sont ici mordorées, là toutes bleues : dans cette nuit un « rapide » m'a emporté, glissant, vertigineux, parmi des plaines aux teintes bizarres, liserées de collines grises et de montages verdâtres dont les sommets argentés miroitent sous les cieux de gazes, comme des écailles d'eau roulante. .

Parmi le tulle brillant qui fait comme une voilette transparente à cette nuit, dans le mince brouillard phosphorescent qui tamise l'infini et diffuse l'orbe de la lune par rayons

pâles qui s'étendent mollement en taches d'huile — des creux et des reliefs sombres ont fui, comme des gouffres d'océans lointains.

C'est un songe lucide, un songe d'une nuit d'été qui m'a fait voler dans ce panorama extra-terrestre ; j'ai vu la bijouterie des étoiles ruisseler dans une poussière d'étincelles en pleurant des eaux si éblouissantes que les reflets de mes prunelles s'y sont, je pense, mirés. Et, de ce songe bercé, je me suis assoupi.

... Marseille ! Sur les coussins «sépia» du wagon, un violent éclair de soleil a blessé brusquement mes paupières et mes yeux, encore caressés de l'argent pâle de la nuit berceuse, se sont noyés dans une aire d'or. Elles sont d'argent, les nuits du Midi — les jours du Midi sont d'or. J'ai sommeillé dans les nuages d'argent, dans la poussière d'or je me réveille. Je vois, par les vitrines des persiennes, les cimes des montagnes, les plateaux des collines plaqués de cuivre poli qui flamboient.

Et le ciel qui leur fait dôme s'azure comme l'étain d'une glace qu'un siècle écoulé a ternie. Le train siffle, appelle Marseille.

... Marseille ! L'or, cet or qui me hante, frétille dans les rues planes, qu'aucune silhouette ne tache encore. Le bim-bam d'une cloche ronfle la diane, et les ondes frissonnent paresseusement sous la voûte d'outremer, molles comme des étirements de créole au réveil. Dans la gare, des gens d'octroi me font déjà vibrer à l'oreille cet accent métallique, accord d'orgue en ton mineur, qui est à notre langage sec du Nord ce qu'est le vert chaud des feuilles, ici, à la couleur chlorotique des platanes du boulevard parisien.

Cette ville, ce Marseille, est un monde. Ce n'est pas la monstrueuse immensité de Londres; ce n'est pas le fourmillement de Paris; c'est la réunion de toutes les couleurs de la terre, de tous les parfums qu'amènent l'Orient, et l'Amérique, et l'Europe, et les contrées inconnues. La forte richesse des négoces, la plantureuse richesse sans luxe, y coudoie l'effroyable misère des centres cosmopolites vers où se portent toutes les puissances et toutes les souffrances, toutes les masses débordantes d'or et tous les désarrois, tous les découragements, toutes les épaves de vies rapprochées et lointaines. Des coins de ruelles sales, tortueuses, en pleine ville, adossées aux



MARSEILLE. — Les quais de la Joliette.

artères-mères, donnent la sensation de labyrinthes orientaux, avec leurs larves humaines accroupies contre les murs sales, dans le soleil, en lézards, leurs marchandes de fleurs et de fruits sous des tentes effiloquées, et leur marmaille mi-nue, aux épaules bronzées, qui se vautre dans la poussière et la lumière. D'autres tableaux évoquent quelque carnaval de Nice, par leur bariolage, leur envolée de rouge vif, de bleu cru, de jaune clair, ce fantastique décor d'une population venue de partout, d'au delà des mers, avec ses costumes nationaux qui chatoyent sous la pluie d'ocre. Des Arabes mettent sous l'atmosphère en feu la plaque blanche de leurs burnous, des Mauresques font briller leurs larges anneaux d'or, des juifs algériens coupent les trottoirs du reflet de leurs culottes bouffantes, des nègres traînent leurs haillons, et il y a, dans ce peuple baroque amené par les quatre vents du ciel, une étrange et saisissante couleur d'inconnu qui éblouit et qui frappe.

Par dessus cette foule fluctue sans cesse, comme les marées d'hiver, une formidable rumeur de vie intense, bouillante, enfiévrée, gonflée de soleil comme les choses. L'habitant étique des villes d'art et de luxe se sent perdu dans cette houle de force, ce remous d'agitations au paroxysme. Il s'assourdit, ses yeux s'éblouissent, sa tête tourne, il demeure stupéfié, comprenant enfin ce que c'est que vivre et agir, devant cette ondoyante et robuste activité dont la puissance émane, plane et gronde. Marseille synthétise en quelque sorte le monde, et Marseille épouvante l'observateur en le régénérant.

Sur le seuil de la porte d'une maison riche, un pauvre gas hâlé, ravagé par les fièvres, est accroupi. Il dort. Ses pantalons troués se sont retroussés au-dessus des chevilles et laissent voir des coins nus d'un corps pitoyable, un squelette. La porte s'ouvre, le propriétaire de la demeure s'arrête, les sourcils froncés. Il envoie un coup de pied dans le squelette qui s'affale.

— Que fais-tu là?

— Je dors.

— Est-ce qu'on dort à cette heure-ci ? Il est cinq heures de l'après-midi.

— Je n'ai pas dormi cette nuit.

— Tant pis pour toi. F...-moi le camp!

Alors s'approche du propriétaire riche un énorme débardeur, à figure ouverte et franche, à la machoire large, aux yeux effarés de gazelle dans une face de brute qui repose sur une encolure de taureau. Il a suivi la scène. Et, avec ce chaud accent déjà évoqué, qui sonne comme de l'airain :

— Pardon, mon petit! Il ne te f... pas le camp! Il restera là! Et puis, j'ai ceci à te dire, moi : si monsieur (il désigne le squelette) était mon frère, eh biengne! tu irais faire un petit tour dans le port...

Ce disant, il tend son biceps formidable. Le propriétaire ne dit mot et s'éloigne. Alors, le portefaix tire deux sous de sa poche, les donne au misérable hébété sur le seuil, et simplenent :

— Dors, mon petit.

Puis il s'en va, de son pas lourd et tranquille de bonne bête de somme.



TUNIS. — Chenal de la Goulette.

Et le soir, devant la Méditerranée qui s'endort, je songe à cette petite scène, je me dis qu'elle m'a désigné tout net le bon peuple de Marseille, d'un côté, le mauvais peuple, de l'autre. Ce bon peuple est très bon : c'est le vieux Gaulois, simple, courageux et fort, le vrai descendant de la noble race française, le fils de 89, au sang pur et à l'œil franc. Il a souffert et travaillé; il a, dans sa robuste carcasse, un tout petit cœur d'enfant qui bat, un cœur sensible, pitoyable, attendri et simple. L'autre peuple, c'est le juif, le juif chrétien ou sémite — qu'importe, le juif! — qui a trafiqué en se servant du premier, a con-

quis l'or, l'a celé dans des cachettes. Il est très mauvais, celui-ci; il n'est plus Français, sa patrie c'est la banque. C'est celui qu'on rencontre aussi à Paris, dans le luxe, les fêtes, la dégénérescence, et qui fait se dire, à tort : « C'est donc là ce qui reste de la France ? » Il n'est pas robuste, il est pansu, parce qu'il est rempli, et, dans sa graisse, à la place du cœur, c'est un galet, un gros caillou blanc qui se cale...

Je pense à l'autre, au bon peuple, qui donne ses deux sous et son bras à plus pauvre et plus faible que lui, et ma paupière se mouille. Car les soirs de la Méditerranée énervent singulièrement et attendrissent les pensifs... Or, ce soir ci est merveilleux de mélancolie et de paix profonde. La mer est un lac où se perdent des nuances frêles, des teintes chromolithographiques infiniment douces, qui se reflètent du ciel transparent. Dans un lointain et suprême rougeoiement de soleil, Monte-Christo et le château d'If se profilent en gris

bleuté, et l'ombre légère qui vient de l'immensité porte en elle des caresses de rêve, qui vous effleurent dans le silence.

Marseille, 25 juin 1894.

SENSATIONS TUNISIENNES

J'ai donc traversé cette inexplicable mer d'azur, cette Méditerranée rarement glauque, presque toujours bleue, sombrement, opaquement bleue, comme les cieux d'outre-mer qui s'y baignent; cette Méditerranée dont le marin suspecte le calme avec inquiétude, sachant qu'elle n'a pas les franches colères, prévues et attendues, de l'océan, mais la houle sournoise, la fureur subite, le mistral foudroyant et l'écueil traîtreux, dormant à fleur d'eau dans les immensités, surgissant des fonds inconnus dans le creux précipité des lames.

J'ai rêvé dans les nuits transparentes de la « gueuse », devant le chaos des univers étincelants suspendus en bombes électriques dans les gouffres; j'ai rêvé, à la poupe d'un navire dont l'avant, dressé dans le vide avec sa silhouette noire, ses mâts en croix ouvrant dans les ténèbres des bras de vergues en un geste majestueux et désespéré, sa cheminée noire, sa dunette où l'homme de quart fait le bossoir à pas lents et comptés de spectre — semble glisser, formidable et silencieux, vers cet infini moucheté de diamants et de perles, en vaisseau-fantôme.

Puis, un matin, j'ai vu la côte d'Afrique, cette terre âpre qui tout de suite donne l'impression d'être brûlée, craquelée, rôtie jusque dans les moelles par le soleil blanc, tout blanc, qui l'enflamme.

Carthage, suspendue sur la mer, dans une épaisse atmosphère de feu, s'est illuminée, et, de loin en loin, à ses orients, les petits villages arabes, avec leurs maisonnettes cubiques



TUNIS. — Mosquée el Halfaouine.

couleur de toile écrue, se sont espacés, dans une aire d'or blême, de laque subtile et de bleu profond. Tandis que le port de la Goulette, laissant dormir dans l'imperceptible bercement de sa mer d'huile de minuscules voiliers à l'ancre, envoyait, aux bords de l'anse, des remous écaillés comme des pleurs.

Et, après avoir assisté à ce spectacle, au moins curieux, d'un pont de navire littéralement assailli par une nuée de moricauds immondes et d'Arabes pouilleux, grimpant aux bastingages, pénétrant dans les cabines et furetant partout pour enlever les bagages et les porter à terre, malgré les coups de poing et de pied des matelots et des passagers ; après avoir moi-même, machinalement et à la force de l'exemple, dû me défendre contre cette légion de bêtes malpropres, je suis entré dans Tunis avec un avant-goût déjà de cette « couleur locale » impatiemment attendue par les visiteurs égarés sur le sol d'Afrique.

Je ne tarde pas à la connaître complètement, la « couleur locale! » Des êtres d'une inexprimable saleté transportent leur crasse sous le soleil torride, la gardent précieusement sur et sous d'étonnants haillons de toile à sac drapés en burnous, et leurs puces, et leurs... — pardon, marquise ! — et leurs... parasites dansent autour d'eux une folle sarabande.

Ils sont méticuleusement ignobles.

Au delà de la mer, on dit cependant que Tunis s'est francisé. Des gens sincères, mais abusés, en font l'image d'une ville française, construite comme nos villes, avec nos tavernes, nos casinos et nos théâtres, qui se serait



TUNIS. — Vue du Dar-el-Bey.

élevée en plein pays arabe. A croire ces optimistes, tout relent exotique aurait même abandonné cette Tunis nouvelle, et le voyageur curieux, épris de races et de mœurs différentes des nôtres, ne trouverait là-bas aucun aliment à sa fringale d'imprévu.

Heureuse erreur! Tunis est restée aussi barbare que possible! Le quartier français s'y trouve perdu dans une proportion identique à peu près à celle de la fameuse rue du Caire dans Paris. Dire que, par ce quartier, Tunis est devenue ville française, est à peu près aussi exact que de dire que Paris est devenu ville arabe par la rue du Caire. Notre civilisation n'a pas encore décoré ces centres où l'Arabe restera ce qu'il fut; on n'apprendra guère aux singes à devenir hommes. Pas davantage aux Arabes à devenir Européens. Pour quelques exceptions, quelques types rares qui, frottés et refrottés à la civilisation du vieux continent, s'en sont assimilé à grand'peine, à l'aide d'une intelligence spéciale, nos coutumes et notre

modus vivendi, on n'est pas en droit de prophétiser une métamorphose générale.

Encore, grattez même l'Arabe particulièrement doué, que l'on aura fait vivre dix ans à Paris, et vous trouverez le barbare. Cette race se rapproche un peu de la bête, malgré ses finesses localisées. Et mille ans accumulés ne la perfectionneraient guère, si toutefois ce serait la perfectionner que la faire identique à la nôtre.



TUNIS. — Vue du Dar-el-Bey.

Voulez-vous un exemple? Ahmed-ben-Salah, l'Arabe qui m'accompagne, est d'une intelligence rare chez ses congénères; de plus, il avait dans le sang un ferment secret qui le poussait à agir un peu comme les gens d'Europe. A douze ans, il s'était enfui de sa famille campée dans les environs de Biskra, près du désert, et avait voulu courir le monde au lieu de vivre, se marier et mourir dans sa tribu. Ces vélléités sont bien peu arabes...

Or, Ahmed a réussi à faire ce qu'il voulait et il a couru le monde; il parle aujourd'hui, en sus de sa langue, l'italien, l'anglais, le maltais, l'espagnol, le juif et le français. Un impresario l'a montré à Paris, dans des fantasias organi-

sées à l'exposition. Choyé, adulé là-bas, il a bien vécu la vie parisienne, et il a même connu parfois des reines de Folies-Bergères sans se faire payer cette complaisance. Il a donc acquis tous nos vices et est devenu la suprême des parfaites rosses.

Sa seule qualité est d'être absolument dévoué à celui qui lui a fait un cadeau ou lui a donné de l'argent.

A part ce côté arabe, il est tout à fait Européen. Du moins on le croirait. Mais écoutez :

Ahmed, il y a quelques jours, me faisait visiter les *souk's* et les *bazars*. Dans une des mille petites ruelles que nous traversions, j'avisai, accroupi sur le sol, le plus immonde détritus qu'il soit possible d'imaginer. C'était un vieil Arabe. Il était gâteux. Il bavait, gueule béante, une écume noirâtre, semblable au sang décomposé qui s'échappe de la bouche des morts. Cette écume s'épandait sur lui; il en était couvert jusqu'aux pieds. Des milliers de mouches se posaient sur sa pourriture, et il était placé



TUNIS. — Entrée du Dar-el-Bey.

à croupetons dans un véritable marais de boue, d'excréments et d'ordures de toutes sortes. A trente mètres de cet être épouvantable, une odeur infecte régnait. Ahmed se prosterna, le front contre terre...

Je le regardais ahuri. Quand nous nous fûmes éloignés :

— C'est un marabout! C'est un saint! me dit-il.

Je le voyais convaincu. Je m'abstins de toute réflexion. Il continua :

— Ne dis pas de mal de lui, car il t'entendrait. Si nous étions à dix heures de cheval d'ici et si nous en disions du mal il nous entendrait. Il entend tout et il sait tout. Écoute : ce marabout a cent ans, il n'a jamais mangé, ni bu, ni fumé!

Je le fixai, moqueur :

— Tu es sûr de cela? Ahmed!

Il suprit mon ironie et se démena comme un méridional pour m'affirmer que son marabout n'avait bu, ni mangé, ni fumé pendant cent

ans. Il était absolument sincère et s'indignait de mon incrédulité.

— Des vieilles femmes le gardent depuis qu'il a vu le soleil, insistait-il. Je t'assure qu'il n'a jamais mangé, puisqu'il y a toujours quelqu'un auprès de lui. Les Arabes lui apportent des chevaux, des bœufs, des moutons : il fait lever une pierre dans sa maison, et on jette, devant lui, tous ces animaux dans un immense trou.

— On les jette vivants ?!!

— Mais, naturellement, me répondit Ahmed avec simplicité, ne comprenant même pas le sens de mon exclamation.

— Et on laisse ces bêtes mourir de faim dans le trou ?

Il répondit encore une fois sur le même ton :

— Naturellement. Tu comprends bien qu'elles doivent mourir de faim, puisqu'on ne leur donne pas à manger.

Enfin il termina — et ceci fut dit avec res-



TUNIS. — Cour du Dar-el-Bey.

pect, sur un ton d'admiration intraduisible :

— Et jamais non plus, depuis qu'il existe, ce marabout ne s'est lavé ! Jamais il n'a touché une goutte d'eau !...

Et Ahmed, admiratif, Ahmed adorant son marabout était — vous m'avez bien entendu ? — un Arabe « européanisé ! »

Il parlait l'italien, l'anglais, le maltais, l'espagnol, le juif et le français, et il avait tous nos vices !

Oui, cette Tunis est bien tunisienne. La vague teinte d'Europe, qu'elle affecte dans son quartier administratif, fait plutôt songer à un Arabe en burnous qui se coifferait d'un chapeau de soie.

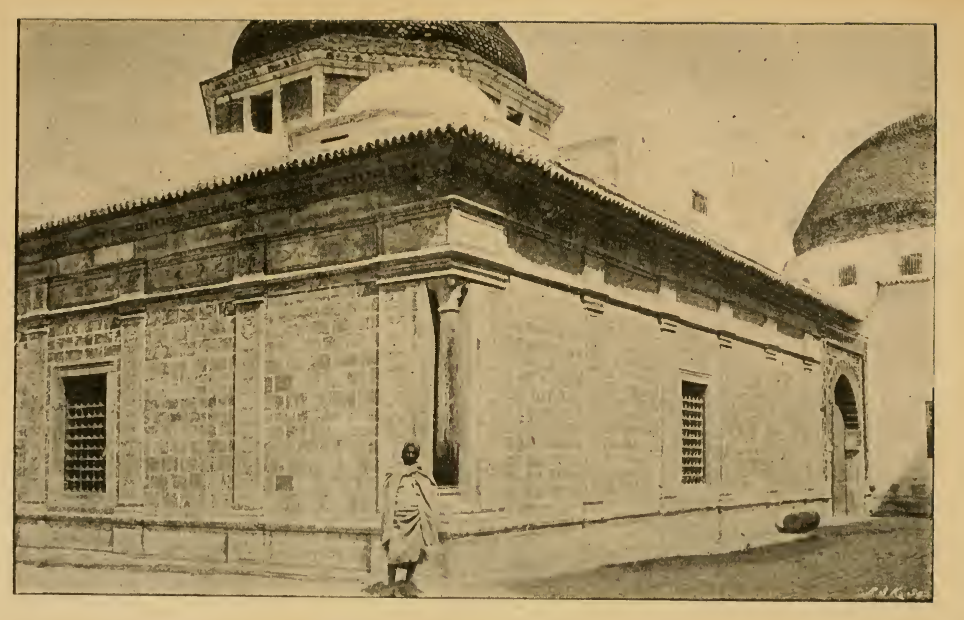
On reste ahuri devant le monument de la poste et la rue de la Marine, et deux ou trois cafés français où le bitter-curaçao prend la place du « kaoua ». Ces choses du vieux continent font là l'effet que produirait un alto de l'Opéra dans une réunion de timbaliers cafres accompagnant la danse du ventre de Mauresques au son de l'alouba. Et cette poésie étrange, cette poésie barbare de la terre d'Afrique a gardé toute son intensité dans la



Tunis. — Souk-el-Belat.

ville où les mosquées sont encore respectées par le profane et où un chrétien qui en voudrait franchir le seuil serait écharpé sur-le-champ, sans rémission, malgré la police du protectorat que, du reste, on ne voit jamais. Les bazars, les souk's, le quartier juif, le quartier arabe sont indemnes : cela fait une ville d'un autre âge, d'un autre peuple, d'une autre race, sous d'autres cieux — que les pays où nous mourons. Tout le mystère arabe, avec ses cruautés inconnues, ses croyances fermées au reste du monde, rôde par ces ruelles grouillantes, aux maisonnettes basses comme des tentes, ouvertes à tous les vents et à tous les soleils ; aux habitants drapés dans le blanc éblouissant de leurs burnous qu'ils portent et manient avec une bizarre et surprenante majesté ; aux promeneurs lents dans leur vêtement de fantôme, sur lequel le feu du ciel se reflète ; à la rumeur bruyante de tout ce monde cuivré qui s'étend et s'étale, s'accroupit et se contourne sur des nattes avec des immo-

bilités et des mouvements lâches de lézard. C'est tout l'Orient qui se synthétise là, l'Orient d'autrefois, l'Orient de toujours : tout l'Orient !



TUNIS. — Tombeau des Beys.

Il est certain qu'une infranchissable barrière a séparé notre civilisation de la coutume antique, de l'incarnation de race, qui triomphent dans le caractère inquiétant et troublant de ce peuple.

Encore que tout fût fait et soit inéluctablement à refaire dans la constante évolution des choses d'art, encore qu'il n'y ait que fausse honte à n'oser point redire selon soi ce que d'autres disent selon eux, je ne voudrais pas cependant dépeindre à nouveau, en employant les couleurs nettes et claires qui s'y appliquent, les petites ruelles arabes, les casbah's fourmillantes, les coins de marchés bruyants,

dans le décor lumineux desquels se meut la populace colorée et théâtrale d'Orient.

Toutes les impressions, profondes du reste, que ces tableaux peuvent donner, ont été rendues, et le prisme littéraire en a fait jaillir, de ses facettes, les mille lumières dans un éblouissement.

C'est, chez ce peuple bronzé de soleil, couvé sous le soleil, que le soleil dore et qui adore le soleil; c'est chez ce peuple, enfant du soleil, le soleil qui triomphe. Il illumine de lumière blanche la pierre blanche de ses petites maisons blanches; il met sa brûlure dans le diamant noir des prunelles qui caressent le visage de ces petits Arabes rêvant sur la porte des mosquées, et, des ténèbres qui dorment au fond de ces prunelles, c'est un reflet blanc encore qui surgit; il enveloppe les femmes de langueur chaude; il fait bouillir le sang des chevaux aux attaches fines, aux jarrets d'acier, dont le galop fait crépiter la brousse; il lance, à travers les nuits d'Afrique,

TUNIS. — Mosquée des Souks

une suprême blancheur qui s'infiltre dans les voiles du ciel et se meurt dans la blancheur plus vive des étoiles... Et dans ces mots : soleil, blancheur, il semble, pour ceux qui ont vu l'Orient, que l'Orient se révèle et se vautre, avec sa paresse grisante et sa griserie paresseuse.

Tout le monde sait la tradition des bazars. Un blanc, vêtu à l'européenne, qui s'y aventure, n'a pas fait dix pas qu'il se voit entouré de quelques figures hâlées, aux yeux luisants plantés dans ses yeux comme des lumignons. S'il fermait les paupières, subitement il aurait l'impression d'être transporté à Paris, sur les ailes du songe, et de se retrouver tout à coup dans les environs de la Madeleine, à l'heure du couvre-feu. Des voix susurrantes, basses, vicieuses, des voix de pierreuses, dans le ton desquelles semblent passer des invites sales, glissent : — Viens, monsieur... Viens par ici... Ti vas voir... Bon marché... Belles choses... Viens...

Des mains vous frôlent, imperceptiblement,

Tunis. — Place de la Kasbah.

5.

à la chute des manches, au bas de l'habit, dans le dos, sous les aisselles. Les lumignons, s'ils arrivent à votre regard, brillent davantage. Et vous éprouvez une insurmontable sensation de gène qui se métamorphose à la longue en colère; car, dans ces sollicitations commerciales, vous retrouvez, je le répète, l'immonde étouffement du vice, de l'interlope, de tout ce qui est malpropre et caché. Ces voix qui vous parlent, ces mains qui vous effleurent, rappellent à la fois les voix et les mains du petit juif de Francfort, qui vous guette sur le seuil de sa brocante, et celles du Florentin du douze ans qui vous guette au détour des ruelles, avec du cosmétique noir aux cils. L'initié parvient à peine à se débarrasser de ces larves en jetant avec brusquerie le : « Hrhô ! » (« Va-t'en ») guttural, accompagné des gestes menaçants mimant cette interjection. Mais le malheureux touriste qui ignore qu'on ne fait pas même démordre un Arabe de son obstination en lui envoyant un

de ces coups de poing ou de pied qu'il octroie si facilement à son pauvre petit bourricot, — le malheureux touriste qui n'ose pas crosser ce qu'il croit être un de ses semblables et ce qui n'est en réalité qu'une brute sans entrailles, — le malheureux touriste égaré par là ne pourra que céder et suivre un des raccrocheurs ; ce dernier réussira, après l'avoir fait entrer dans un bazar, à l'empêcher d'en sortir jusqu'à ce que, lassé, il se soit décidé à acquérir pour cent francs quelque loque tunisienne qui vaut bien trois pièces de cent sous. Ma proportion est exacte, ne vous récriez pas ! Et qu'il se considère bien heureux encore, l'acheteur en question, si la loque tunisienne n'est pas originaire du faubourg Saint-Antoine à Paris... Car l'Arabe, confiné dans sa pureté de barbarie, ne s'en est départi que pour trafiquer avec quelques voyageurs de commerce audacieux et entreprenants qui ont osé pénétrer dans les souk's pour vendre et non pour acheter.



Tunis. — Café maure de la Casbah.

C'est bien tout ce qu'il y a de francisé dans Tunis : la juiverie voleuse de l'Arabe des bazars et l'araberie pillarde des juifs africains du quartier. Cependant, si le hazard en a voulu ainsi, le touriste peut avoir été heureux dans son malheur; il peut avoir suivi précisément le raccrocheur d'un certain marchand que je nommerai Birboucha, en transposant à peine deux voyelles de son véritable nom. Pour l'homme un tantinet observateur, la vue et l'étude de ce Birboucha valent les cent francs qu'on laissera chez lui. Comme Ahmed, en peu d'heures, m'a fait très arabisant, c'est-à-dire en voie d'être aussi roublard qu'un Arabe, cet Aarabe fût-il né dans les souk's, j'ai eu la joie double d'étudier Birboucha pendant une heure et de l'étudier *pro Deo*.

Et voulez-vous mon instantané?

Étendu sur un divan oriental, dans un coin sombre de son bazar, Birboucha fume lentement du chanvre opiacé, ou de l'opium pur. Avant de parvenir à lui, on a passé devant une natte sur laquelle son père sommeille d'un sommeil arabe, c'est-à-dire avec un œil fermé, l'autre ouvert sur les clients qui pourraient entrer, et qu'il aime à scruter, fût-ce en dormant...

Birboucha se lève, laisse un instant sa pipette et, avec un sourire, vous tend la main. Si on ôte son chapeau et lui rend cette manifestation d'amitié, à la française, il est content. C'est un « roumi » non dégrossi qui entre chez lui — le roumi non dégrossi, c'est ce que



TUNIS. — Place Bab-Souika.

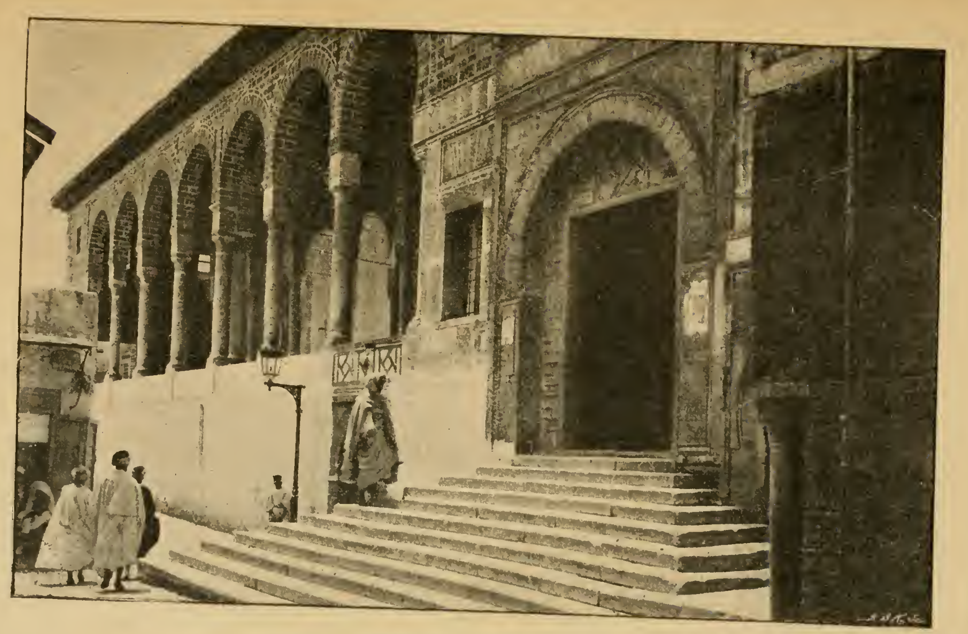
nous appelons, dans les pays de langue française, un gogo.

Si, par contre, — mais ceci n'arrive guère que trois fois en vingt ans — le roumi, au lieu d'attendre la poignée de main de Birboucha, lui envoie dès le seuil un « salem! salamalek » décoché avec aisance, la prunelle de Birboucha se trouble une seconde et son sourire se fige : c'est que le roumi connaît déjà, hélas! la Tunisie, et qu'il sera beaucoup plus malaisé de le rouler.

Quoi qu'il en soit, sa stratégie est à peu près la même pour l'assaut de la bourse de l'un et de l'autre. Il tâche de vous étourdir par l'allure d'hospitalité qui semble caractériser son accueil. Un divan vous sollicite de ses mollesses, qu'il vous indique d'un signe de main, avec un second sourire. Et, à peine vous y êtes-vous assis, qu'un Arabe entre et dépose sur une caisse d'argent, formant guéridon, le délicieux kaoua, l'exquis café arabe, épais et concentré, parfumé comme

une essence, onctueux comme la peau d'une olive, servi dans de toutes petites tasses caduques, dés à coudre de porcelaine bariolée.

Alors, quand vous avez porté pour la première fois le kaoua à vos lèvres et humé le nectar, Birboucha se met à bredouiller. Son burnous s'agite, ses mains — des mains fines d'almée — se démènent, son visage blanc, blanc comme le lait, exprime des jeux de physionomie divers. De l'index, il vous désigne une vitrine à carcasse de laque qui brille dans les tentures. On se retoune et, ahuri, on voit exposées, dans la vitrine, des quantités de cartes de visite : un comte de Mérode y a laissé la sienne à côté de celle de la duchesse de Luynes; celle d'un ministre d'État belge fait pendant à celle d'un chroniqueur du *Figaro;* mais surtout foisonnent les noms d'armorial, les noms diplomatiques, les noms célèbres. Et Birboucha murmure sentencieusement, en se désignant d'un geste : « Amis...



TUNIS. — Escalier de la Djamâa-ez-Zitouna.

moi... grands amis... », tandis que le roumi dégrossi, le roumi roublard, le roumi arabisant contemple son kaoua et Birboucha tour à tour, en se faisant cette réflexion, non exempte d'un sentiment admiratif :

— Dire que chacun de ces cartels, accumulés là, représente pour le nommé Birboucha quelques centaines, souvent quelques milliers de francs de bénéfice !

Cela vous dégoûte de la littérature.

Birboucha ne parle pas le français ; il en entend vaguement quelques phrases et en baragouine cinq mots. Mais un embryon d'interprète à son service, sonné par lui, vous apporte des explications. « Birboucha, vous narre-t-il, est riche à millions. Il ne compte plus sa fortune. Il a quatre femmes, ce qui indique une richesse énorme, et ces femmes sont des merveilles de beauté... Birboucha ne tient donc pas à vous vendre sa marchandise. Il s'estime trop heureux déjà et trop fier de

pouvoir vous offrir le kaoua et d'être quelque temps en votre compagnie. »

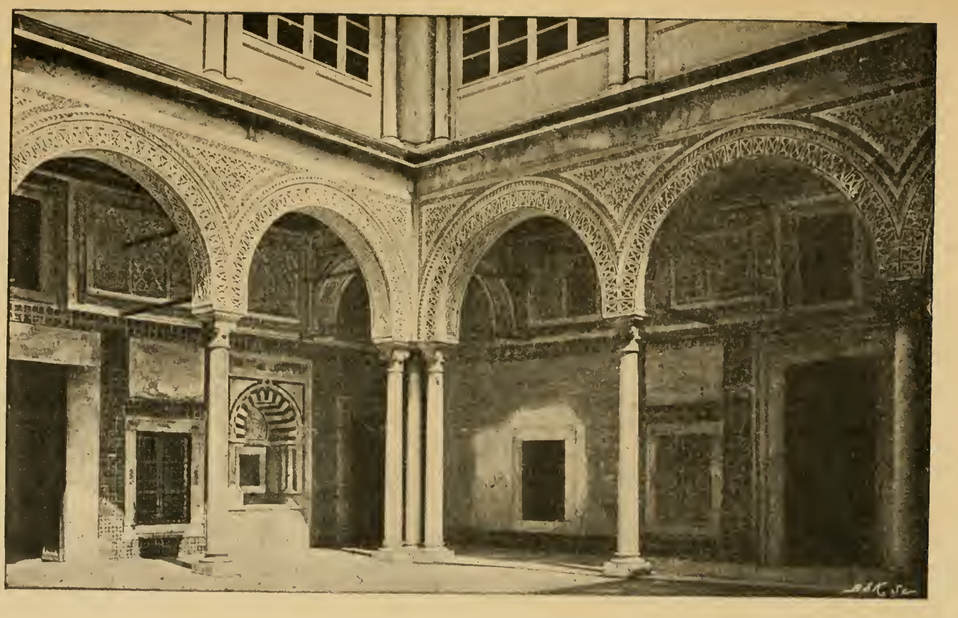
Cependant, tandis que l'interprète débite ce boniment, un petit moricaud fait défiler sous vos yeux des broderies chatoyantes, qui vous hallucinent, vous donnent la griserie de l'or et de la soie.

Vos yeux sont fascinés, éblouis. À peine entendez-vous encore. Birboucha observe. Quand il présume la suggestion suffisante, il laisse tomber négligemment, en posant la main sur une arabesque frétillante :

— Ça... cent francs... ça... kiff-kiff...

Si le roumi est accompagné de sa femme, cela prend presque toujours. Et c'est, du reste, quand le roumi est accompagné de sa femme que Birboucha est surtout intéressant.

Il tourne alors adroitement autour du guéridon, s'assied près de la femme — à condition, bien entendu, qu'elle soit jolie. Et, oubliant qu'il est Mozabite, que la chair européenne n'est pas faite pour lui, doucement,



Tunis. — Cour de Dar-Hussein.

avec une hardiesse inconnue de nos Don Juan les plus impertinents, il touche du genou un autre genou... Et, peu à peu, ses jambes enlacent d'autres jambes, avec de petites pressions, tandis que l'interprète bonimentifie toujours et que le moricaud ne cesse de déployer les broderies...

Birboucha a deux buts : il aura peut-être la femme, et il fera acheter au mari... On ne saurait être plus arabe.

La plupart du temps, la femme reste médusée, n'ose pas bouger, n'ose pas protester. Elle est en plein quartier arabe, elle a peur. Quant à ce qui concerne Birboucha, l'histoire est simple. Deux fois, dans sa vie, il a été à Paris avec ses richesses ; pour quelques broderies, des courtisanes lui auront ouvert leurs alcôves. Et, peut-être, quelque femme du monde, héroïne des romans contemporains, mue par la même concupiscence et aussi par cette maladie parisienne qui fait que le cl wn Footit est l'homme le plus aimé de France —

peut-être, dis-je, quelque femme du monde a-t-elle voulu tâter aussi de cet Arabe. Birboucha, rentré dans son pays, en a déduit que toutes les Européennes doivent s'éprendre de lui. Et voilà comment ce type curieux, immensément arabe, est d'une inimaginable audace, qui cadre bien avec sa physionomie générale. Et voilà comment Birboucha, l'un de ces jours, mourra sans doute au moment où il s'y attendra le moins : quelque Européen pas tendre et pas sceptique, sachant qu'un Arabe grossier, ça se crosse, choisira le moment où Birboucha jouera des jambes auprès de sa femme pour lui planter un couteau entre les deux yeux s'il est Italien, l'assommer en trois coups de boxe s'il est Anglais, lui casser les tibias à coups de chausson s'il est Français, ou lui tordre le cou s'il est Belge. Ainsi finira — et les amants de la couleur le regretteront — ainsi finira, hélas, assez bêtement, le moins banal des marchands tunisiens, pour avoir oublié que la richesse est



TUNIS. — Vue du fort Sidi-ben-Hassen.

un bien superficiel de ce monde, et que les fils d'Ali ou de Mohamed, même cousus d'or, doivent être fidèles à leurs almées sous le soleil qui les juge.



Tunis. — Escalier des lions, au Bardo.

CRÉPUSCULE A CARTHAGE

A travers une campagne poudrée d'amidon, que le soleil écrase, Carthage s'entrevoit sur une cime noyée d'azur et semble pencher le front vers la mer qui chante loin sous elle. Le rêveur qui s'abîme dans les apothéoses la voit touchant l'Olympe; elle lui semble avoir été dressée par la main des dieux à la limite même des horizons de ce monde et des portes du ciel. La montagne où elle repose est à pic sur l'immensité : suspendue, comme les jardins des légendes virgiliennes, à l'éther bleu des univers, on croit reconnaître en elle une étape où dormiront les âmes dans leurs che-

vauchées vers les paradis. Les nuages, parfois, lui font comme un lit d'ouate et paraissent la bercer dans la nue ainsi que les trônes d'or et les chars des divinités antiques. D'autres fois, le soleil fait jaillir un cratère des flancs de son socle, et elle est alors élevée au zénith par des gerbes de flammes, des fougères lumineuses planant dans les airs en un bouquet d'épopée dont elle est la petite fleur blanche, avec sa cathédrale argentée qu'auréolent les feux de l'infini.

Et de la voir ainsi passée
A l'état d'astre dans les cieux,
Un songe ranime à vos yeux
L'esprit de gloire trépassée...

Parmi les joyaux précieux
Des nuits d'Orient, damassées
Par les étoiles amassées,
Elle est un astre dans les cieux...

Et l'enfant morte de Didon
Flottant aux cimes du Pardon
Traîne dans les plis de longs voiles.



Tunis. — Cour du Bardo.

Ses triomphes audacieux,
Et, petit astre dans les cieux,
Rêve chez ses sœurs, les étoiles...

On ressent immédiatement cette impression au moment où, sur la route de la Goulette, on aperçoit là-haut, là-haut, tout là-haut, Kart-Kha-Dasht luisante comme une perle fine dans les profondeurs d'un ciel incendié. Autour d'elle, la nature est d'une barbarie intense, d'une paisible sauvagerie, comme si elle avait voulu s'établir en rempart contre toute incursion au tombeau de la reine du monde. Carthage endormie à jamais, la mer, et les cieux, et les éléments, et tout ce qui germe et croît dans cette terre dévastée qui l'environne, se sont ligués pour garder au respect du silence ce coin du monde où s'agitèrent les grandes passions humaines. Sur une route dangereuse, cahotante et ravinée, avec des chutes brusques et des obstacles brutaux, les petits chevaux arabes gravitent d'ahan, le pied sûr, mais l'œil aux aguets, les naseaux

effarouchés. Les cactus, les figuiers de Barbarie, les houx d'Afrique et les broussailles échappées des fêlures du roc, s'enchevêtrent, font à la montagne une chevelure épaisse et sèche, tordue par le soleil, dont les touffes, par places, grimacent étrangement. Une couleuvre, parfois, rampe sur le chemin, un caméléon étale des couleurs chatoyantes, les cigales chantent, les criquets grincent, et c'est tout ce qui atteste la vie dans cette terre où le néant sommeille.

Mais du lointain, *dolce, dolce*,
Vient un chant monotone et tendre,
Un chant si tendre qu'à l'entendre
On pleurerait, *dolce, dolce*...

Comme le bruissement froisse
D'une moire à rayure tendre
Il passe en l'air et fait entendre
Un vague murmure angoissé...

Chant de la Mer dont l'onde chante,
Envoyant sa vague méchante
Aux rives des mauvais humains, —



TUNIS. — Aqueduc du Bardo.

Chant saisissant qui chante l'âme
Du rêve que berce une lame
A la houle des lendemains...

Alors, quand on est arrivé au faîte de la montagne, cette âme du flot mélancolique pénètre dans vòtre âme. Subitement une immense béatitude d'inconnu vous amollit; c'est comme le frissson d'un attendrissement qui vous parcourt avec lenteur, vous grise d'une émotion profonde, venue de loin, des plaines illusoires; et les nerfs se détendent, les fibres du cœur se fondent dans ce suprême abandon qui fait songer aux morts imperceptibles par les poisons divins, aux descentes voluptueuses, sans heurts, sans souffrances, dans le vide, vers l'éternité.

Un esprit pense, à la tète de ce rocher tita-



Tunis. — Avenue de France.

nesque dont les ombres sont fixées sans trêve vers le gouffre de la mer, comme des yeux hallucinés. Une existence intellectuelle, silencieuse comme l'ambiance, demeure au sein de cette solitude, et soudain elle se révèle à vous, tandis que seuls le feuillage qui bruit et l'eau qui étouffe sa mélopée dans les horizons vous rappellent que vous êtes en ce monde — à l'instant où passe, dans un étroit sentier qui mène à la chapelle, un Père Blanc, un missionnaire du cardinal Lavigerie.

Dans sa grande robe crème, qui prend des tons orangés sous le phare du couchant, il marche à pas menus vers le temple, le front penché sous la chéchia. Il rêve, comme ils rêvent tous; il n'est plus d'ici-bas, il est si près des cieux qu'il pourrait, quant la nuit tombe, frôler de la main une étoile. On sent, dans sa prunelle, la langueur des renoncements, le large et sombre reflet de l'infini vers lequel voguent nos tristesses. Et sans quitter du regard la terre-mère que sa songerie embrasse,

il entre dans l'église où l'orgue prie avec des accents évangéliques éperdus.

Là, sous la nef qui vibre, agenouillés au pied des autels, dans la pénombre, tous les Pères s'abîment dans une fervente invocation du Christ. Ils ont d'inoubliables poses extatiques sur les dalles qui leur meurtrissent la chair, de ces poses de saints que l'on retrouve dans les triptyques religieux de la Rome chrétienne. L'illusion, l'illusion vivante erre dans leurs yeux visionnaires. Tous sont grands; il en est de très jeunes que la foi a vieillis, dont le visage juvénile s'imprègne de cette indéfinissable tranquillité qui ennoblit les doux et les pensifs. Immobiles sur la pierre, ils restent genoux fléchis dans l'écoulement solennel des heures, et quand la dernière fusée rouge, la dernière lueur incendiaire du soleil enfoui dans les brumes lointaines vient filtrer aux vitraux du temple ses traînées de sang vif — ils font un tableau saisissant. A cette heure sublime, il semble que de ces êtres sanctifiés,



Tunis. — Rue à Bab-Djedid.

que la prière ardente transfigure, l'âme s'échappe et vole dans l'encens, sous les voûtes violacées, jusqu'au cœur saignant de Jésus crucifié au milieu des cierges et que ce cœur se prend à battre... La voix de l'orgue s'élève plus fort, supplie et pleure... Et cette voix, c'est la voix de l'humanité, qui a passé les mers, franchi les espaces, pour se réfugier là-haut, dans la morte Carthage, où elle exhale ses souffrances et proclame ses espoirs dans une plainte d'agonie.

Dehors, une brise souffle du large et m'attire vers le large. Quelque chose en moi s'est démantelé. Et le mot me vient du philosophe déçu : « A quoi bon? » Pourquoi vivre quand les rayons même du soleil font un limbe au chaos? Quand la nature elle-même chante la mort comme les muses chantent l'amour? Pourquoi?

Je regarde autour de moi; je me rappelle... Carthage en ruine, le spectre de Carthage que je foule, c'est le tombeau de la vie. Sur ce sol où persiste, en blocs de pierres, la stigmate d'une formidable civilisation, toutes les passions des hommes se sont épanouies, dé-



TUNIS. — Rue des Andalous.

chaînées jusqu'à la frénésie. Des gloires géantes y ont surgi, des êtres géants y ont souffert. Qu'en reste-t-il? Le vide — un pleur que symbolise ce flot mauve de la mer, que je vois rouler du couchant et qui s'émiette en larmes au pied de la montagne. Alors pourquoi ne pas jeter un *deleatur* sur le présent et vivre l'éternel?...

Le port de Carthage s'élargit en tache d'huile. La dorure du large s'y baigne encore. Puis, la mer se confond dans le ciel et l'immensité s'épuise en une buée violette. La nuit vient de loin, une brume de ténèbres poudroie dans l'atmosphère et les cigales ne chantent plus. Devant l'océan des airs où des masses d'ombres se joignent, j'évoque involontairement le vie des Pères Blancs, ou plutôt leur sommeil conscient avant le sommeil fatal :

Dans leur froc, leur prochain linceul,
Un songe d'azur fait qu'ils planent
Dans une aire d'or où se glanent
Les joies célestes d'être seul!...

Avec son esprit, seul à seul,
Chacun voit le ciel diaphane
Et son rêve qui ne se fane
Sourit à l'appel du linceul...

Pourquoi, comme eux, n'avons-nous pas
La paix, et pourquoi, pas à pas
Notre âme va-t-elle, asservie,

Au gouffre béant du remord?
Seigneur! ils vivent dans la mort,
Et nous, nous mourons de la vie!

Dans la nuit qui glace le fantôme de Carthage, sous la pluie des astres, cette fin de sonnet m'obsède, et, en songeant qu'à cette place même Flaubert rêva de la déesse au sein de la déesse, je me dis que sa seule excuse de ne point s'y être laissé mourir est ceci : qu'il la fit revivre...

Carthage, juillet.

TUNIS. — Rue El-Halfaouine.

AMES D'AFRIQUE

Dans les quelques lignes que j'ai tracées déjà de cette esquisse rapide, je me suis essayé surtout à communiquer à mes lecteurs les sensations descriptives que j'avais subies, spontanément, au hasard d'un rayon de soleil, et j'ai presque totalement négligé de « croquer » les types de race que ce soleil couve.

Il est intéressant, cependant, de s'y arrêter, de faire un relai dans l'âme arabe, comme dirait, je présume, M. Maurice Barrès. — D'autant que les romanciers à la Gustave Aymard, et même de plus récemment en-

traînés que ce Louis Noir, célèbre dans nos souvenirs de collège, ont singulièrement ornementé le caractère des indigènes africains.

Les imaginations, souvent même lettrées, se créent de l'Arabe une image dont les traits ont une sympathique allure de noblesse, hélas ! exclusivement légendaire. Dans nos esprits, les mœurs ancestrales et le fond psychologique même de l'Arabe ont autant de majesté que les plis souples de son burnous. Il est aussi fier que beau. Je crois, Dieu me damne ! que l'expression existe : « fier comme un Arabe ! » On dit aussi, d'un joli gars, qu'il a les traits fins de l'Arabe. Et je gage qu'il en est peu, parmi ceux qui me lisent, qui puissent concevoir une « almée » laide ou un *arbi* ingrat. Les impresarios, les feuilletonnistes et les dessinateurs, qui n'ont pas vu l'Afrique, perpétuèrent cette consolante tradition. A ce point que j'ose à peine aventurer cette timide appréciation, pourtant bien im-



TUNIS. — Fontaine près de Bab-sidi-Abd-Esslens.

partialement mesurée : la grande majorité des « almées » sont outrageusement horribles; les Mauresques sont écœurantes et les Arabes mâles, physiquement adéquats à leurs... femmes (je parle ici, bien entendu des Arabes de l'extrême Nord de l'Afrique seuls, et non des Kabyles ou des Bédouins dont le type est demeuré très pur), constituent généralement ce qu'on appelle chez nous, assez vulgairement, je le confesse, d'avantageuses fripouilles.

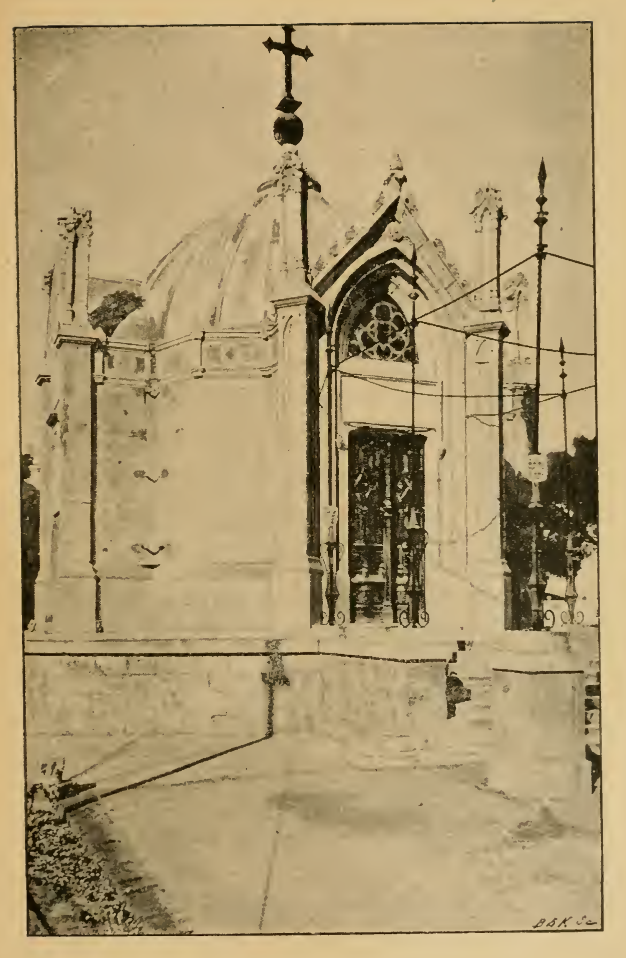
Tout d'abord, je ne comprends encore très bien, en dépit de longues méditations à cet égard, l'immense mépris que l'Arabe professe pour le juif né dans les mèmes terres que lui. Confondre un juif avec un Arabe est la plus grande injure que vous puissiez faire à cet Arabe. Peut-ètre aussi à ce juif, mais ceci n'est pas en question. Or, il est notable que le juif d'Afrique présente presque le même aspect moral et physique que l'Arabe. Ce dernier est courageux cependant et l'autre ne l'est pas. L'un procède de Moïse, l'autre de

Mahomet. C'est je crois, tout ce qui les distingue, Mahomet ayant, si je ne me trompe, imposé à ses fidèles le petit renoncement baptismal que l'on solennise à la synagogue, et dont la dénomination technique, gênante à exprimer dans un livre, s'inscrit cependant en lettres grasses au calendrier grégorien.

La haine de l'*arbi* pour le descendant d'Israël provient donc vraisemblablement de ce fait que le dernier, sans être plus cupide — chose impossible — est au moins plus adroit. Et c'est là tout.

La légendaire fierté de l'Arabe ne subsiste que lorsque tout intérêt en est indépendant. Maté par une poigne, il recevra sans broncher un coup de pied quelque part ; pour un douro — ce qui est bien cher, notez-le, — il recevra un second coup de pied en observant le même silence et le même flegme.

Devant la force et devant l'argent, il s'incline et présente le bas du dos. A moins que



CARTHAGE. — Chapelle de Saint-Louis de France.

la solitude d'une plaine et le secours d'un de ses chiens kabyles ne lui permettent de se venger de l'une en se réservant tout de même l'autre... Sa philosophie est ainsi faite que l'insulte lui passe par-dessus en l'atteignant de dessous. Et il faut avouer que le caractère romanesque qu'on lui prête sombre pitoyablement dans l'essence de cette philosophie-là !

Son instinct criminel se manifeste de diverses façons. Tantôt, il est excité par le fanatisme religieux (car, on le sait, chaque tête de *roumi* coupée lui vaut une « indulgence plénière » de plus dans le paradis de Mahomet), tantôt par l'intérêt. Quoi qu'on en ait dit, il coupera donc le cou à un *roumi* parce que ce *roumi* est *roumi*. Il le lui coupera aussi, et surtout, parce qu'il le soupçonnera d'avoir au moins vingt sous sur lui, et c'est son excuse. Par exemple, dans ce cas, il est sans scrupule et tue avec une candide ingénuité. Qu'il vous rencontre seul dans la brousse, sans prémé-

ditation, loin de tout poste français et sans témoins, il vous regardera d'un œil curieux, sans méchanceté; il se fera rapidement à bout de nez les quelques réflexions suivantes : « Voilà un *roumi* dont la présence ici est sans doute ignorée. La bourse de ce *roumi* doit contenir quelque chose, si peu que ce soit. Ce quelque chose grossira toujours un tantinet ma bourse à moi. » Alors, si le *roumi* ne l'a pas aperçu, il se dissimulera à plat ventre dans la brousse, ou à croupetons derrière un lentisque et, au moment de votre passage, à sa portée, il vous assommera, puis vous tranchera le col. Admettons qu'il ne trouve que deux francs sur sa victime : il se dira que c'est peu, mais ne songera pas un seul instant à regretter d'avoir commis un crime apparemment inutile. Deux francs ! Oualla ! Pour deux francs il tuerait trois *roumis*, à condition de ne rien risquer ! Et il rentrera au douar ou au village en pensant à tout autre chose.



Carthage. — Intérieur de la cathédrale.

10.

Son rappel reconnaissant du bienfait est un mythe comme sa fierté. L'intérêt, je l'ai dit, étant le *critérium* de ses actes, sa gratitude ne s'exerce que *lorsque son intérêt ne s'y oppose pas*. Un souvenir de mon passage à la Tafna se rattache à ce principe et fait exemple. Le voici.

Le gibier n'est pas rare dans les environs de la Tafna, et j'y étais allé pour hasarder quelques-unes de ces battues vraiment passionnantes par la sauvagerie du pays et l'inattendu qui guette chacun de vos pas. Les imaginatifs s'y complaisent, le petit grain de tartarinade, qui germe quand même au cœur du plus désabusé de ces bipèdes, est agréablement remué. Les bois d'Afrique ont du mystère et de la menace, à défaut de lions. Il court, dans leur silence, un petit frisson qui se communique à vous et, quand la nuit tombe, vous chatouille bizarrement du talon à la nuque. Vous avez en somme l'illusion de l'embûche, sinon l'embûche, et puis vous

êtes si bien hors le monde, sur un petit point du globe si lointain des fournaises !

Deux Arabes m'accompagnaient. Comme ils ne devaient être payés de ce service qu'au retour, en lieu sûr, j'avais le droit et le devoir de me confier à eux sans arrière-pensée. De ma vie dépendait leur salaire ; c'en était assez pour qu'éventuellement ils me missent dans l'ouate afin de m'éviter un courant d'air.

Le surlendemain de notre premier sommeil sous la tente, comme un de mes hommes était allé remplir les outres à une source située à quelques kilomètres de notre campement, j'entendis soudain, pendant la sieste, des cris gutturaux partir de l'orée du bois.

C'était mon second guide qui avait été surpris par un Kabyle errant dans la brousse. Le Kabyle lui avait vu des armes françaises, et, pour s'emparer de ces armes qui sont la grande convoitise de l'indigène, avait sauté

sur lui, à l'improviste, et essayait de l'étrangler. Le voleur avait imaginé sans doute que sa victime était esseulée, et il ne s'attendait guère à une intervention.

Ali, mon Arabe, était terrassé, et je crois, ma parole, qu'il allait sentir le froid du couteau au moment où je parvins à saisir, par derrière, son agresseur à bras-le-corps et à le maintenir en immobilisant ses poignets. Ali dégagé, prit cinq secondes pour dénouer l'épaulière de son fusil et en garrotter le Kabyle. Ensuite, avec beaucoup de calme, il se proposa de lui casser la tête d'un coup de « kabouze » (pistolet). Ils sont d'une douce simplicité les Arabes !

J'aurais perdu mon latin à lui expliquer que ma morale franque s'opposait à une sanction aussi capitale. Je me bornai donc à défendre à Ali de se livrer à sa candide vengeance. Je lui ordonnai de prendre, comme satisfaction, simplement le plaisir de bâtonner le bandit et de le dépouiller en-

suite de tout ce qu'il possédait sur lui. Ali n'avait qu'à m'obéir, bon gré mal gré ; il eut vers son pistolet un lent regard rêveur et résigné, qui signifiait : « Allah ! comme tu aurais fait de gracieuse besogne! » Ensuite, pour jouir sagement au moins de la compensation qui lui était offerte, il fit siffler deux ou trois sa matraque dans l'air, et, après s'être assuré qu'il avait le poignet bien en état, se mit à caresser l'échine du Kabyle avec une conscience et une sincérité surprenantes... Faut-il que les Kabyles aient peu le mépris des choses de ce monde, grand Dieu, pour ne pas préférer la pendaison pure simple à semblable correction !

Celui-ci, du reste, devait avoir les reins cuirassés comme un navire d'escadre, car il eut encore la force de s'enfuir à travers la broussaille quand Ali, son office terminé, lui eut enlevé d'abord son couteau, sa matraque et sa gandourah, ensuite ses liens. Je le vis disparaître derrière les buissons, et, ma foi, il

était encore si valide que je me demandai avec ahurissement qui avait souffert le plus de la petite opération : le patient ou la matraque d'olivier du tendre et suave Ali ?

Bref, il était clair que j'avais sauvé la vie à mon guide. Ah ! le joli motif à méditations ! Comme, dans un roman d'aventures, on pourrait faire d'Ali, à la suite de cet incident, un esclave fidèle et dévoué jusqu'à la mort ! Malheureusement, j'avais le scepticisme d'un zouave couturé, et même, j'en conviens, une confiance assez médiocre dans la gratitude du bonhomme. Eh bien ! c'était là un grand tort. Ali eu l'occasion de s'acquitter et s'acquitta de sa dette envers moi, peu de jours après, dans les circonstances suivantes :

Je m'étais engagé dans un ravin et, pour parvenir à une étendue de fourrés qui m'avaient été désignés comme étant très giboyeux il

me fallait traverser une passe du ravin particulièrement mal disposée pour quiconque a quelque souci de ses aises : un étroit sentier que j'avais à suivre et qui permettait à peine le passage de deux hommes, constituait la séparation entre la montagne à pic à ma gauche et un énorme précipice à ma droite. Or, au moment où je parvenais à cette sorte de pont suspendu, et où j'y parvenais — pourquoi ne pas l'avouer ? — avec une petite appréhension taquine, j'aperçus à cent mètres me faisant face, un Arabe qui suivait le même chemin, mais en sens inverse.

Nous devions nous croiser...

J'ai assez insisté sur ce fait — et l'histoire du Kabyle en témoigne un peu — qu'il est déjà peu hygiénique de se croiser avec un Arabe dans la solitude. Il est donc assez superflu d'ajouter qu'il est plus malsain encore de le frôler, en lui passant sous le nez, au bord d'un précipice... L'Arabe a le coup de matraque foudroyant comme un coup de re-

volver, et cela ne se pare guère comme une botte de canne à la salle d'arme. Peut-être ne fus-je donc point trop pusillanime en ayant la vision à cette seconde du choc de massue qui me coucherait sur le petit sentier et de l'Arabe m'envoyant battre l'air à droite, vers le fond du précipice, après m'avoir pris mes armes...

Or, je ne pouvais rebrousser chemin, ce qui eût été avouer ma peur. Je ne pouvais non plus m'arrêter, ce qui eût, de même, témoigné de mon malaise. Craindre un Arabe et lui montrer qu'on le craint, c'est lui reconnaître le droit de vous assommer. Il fallait donc marcher.

Du reste, il marchait, lui, à ma rencontre, le pas très ferme. Et il me semblait que la matraque, dont la pomme dépassait le pli du burnous et traînait à terre, se calait dans sa main dissimulée...

O sainte terreur ! Quand je fus à trois pas de l'homme, malgré tous mes raisonnements,

j'eus une hésitation, et je m'arrêtai. La matraque bougeait...

A cette minute même, une voix forte cria, derrière moi :

« Matrach' ! Matrach' ! Rhô ! Rhô ! (N'aie pas peur ! marché ! marche !) Et comme l'angoisse donne une perception intellectuelle aiguë, je compris, tout net, que je pouvais passer sans crainte. Je frôlai l'Arabe. Non seulement il ne bougea point, mais il se gara pour me faire place. Cinq pas plus loin, je me retournai et je compris.

A cent mètres du lieu de cette petite scène, Ali se tenait à califourchon sur une branche d'arbre dressée horizontalement sur le gouffre ; dans cette position incommode, et il faut le dire net, très périlleuse, il couchait l'Arabe en joue. Étant Arabe il savait ce dont un Arabe est capable, et il avait empêché, de la façon que je viens de décrire, son coreligion-



Bédouins nomades.

11.

naire de me faire ce que lui, Ali, m'eût fait à sa place...

J'avais eu là une grosse émotion.

Les grosses émotions engendrent les grands sentiments. Pendant trois jours, j'admirai cet Ali qui m'avait si largement rendu un bienfait, et je condamnai intérieurement les pessimistes qui ne voient l'Arabe qu'en mal et lui refusent même ses qualités indéniables. Eh bien ! j'avais à présent un éloquent exemple à leur opposer, à ces dénigreurs ! L'exemple de cet Ali qui, parce que je l'avais tiré d'un mauvais pas, m'avait sauvé la vie en risquant la sienne était concluant ! *Sic itur ad astra.*

Mais le quatrième jour, je me grattai soudain l'occiput, fort perplexe. Je venais de me faire une réflexion bien simple, si simple que je ne parvenais pas à comprendre comment, dans mes grands élans de reconnaissance admirative, elle ne m'était pas venue à l'esprit. Je venais de me dire que Sidi Ali

n'étant pas encore payé de ses services pour la raison que je vous ai exposée tout à l'heure, s'il m'avait laissé tuer, dame! il aurait perdu sa solde...

Ce théorème me refroidit un peu. Et je convins que peut-être ils avaient raison tout de même, les dénigreurs, les pessimistes qui disent que l'Arabe n'est reconnaissant qu'alors que son intérêt l'y engage. Et mon admiration — ainsi vont les choses de ce monde — se transforma sagement en une décision bien arrêtée de ne jamais payer d'avance les services d'un arbi. Ce principe, j'ose l'affirmer aujourd'hui, vous ferait passer de pied ferme sur la lisière d'un précipice...

Je dois cependant à l'honneur de la Tunisie — qui fut mon premier lieu de débarquement sur la terre du soleil — de dire que l'indigène tunisien est, de beaucoup, le plus doux des Arabes. Il est, au Kabyle et à l'Algérien, ce que la couleuvre est à la vipère. Il tue très rarement. Il est le pickpocket ; l'Algérien, c'est le cambrioleur. L'un cherche à voler en évitant le crime, l'autre essaye de voler par le crime. Le premier est infiniment le plus adroit, l'autre est le plus catégorique « en affaires ». Le meurtre répugne au Tunisien, tandis que l'Algérien affile son couteau tous les jours comme nous affilons nos rasoirs. De sorte que le Tunisien est le plus

sympathique; car il est humain de considérer que, dans le royaume de la pègre, le simple coupe-bourse est un ange inoffensif à côté du « chourineur » attitré.

... Mais s'il est des comparaisons à établir entre les Tunisiens et les Algériens, n'en serait-il point à faire entre les Arabes en général et les Européens ?

Par une nuit de ténèbres bleues, j'ai dormi au pied d'un chêne vert, sous un ciel criblé d'étoiles. Et, le cœur paisible, l'âme tranquille, je me suis demandé, si, à pareille heure, je serais en égale sécurité sur les boulevards extérieurs de Paris, ou sur une route d'Italie ?...

FEUILLETS ÉPARS

Et voilà donc que depuis plusieurs semaines j'erre sous le soleil... que depuis plusieurs semaines j'erre dans cette Afrique lumineuse et brûlée, au petit trot cadencé d'un cheval arabe qui m'emporte toujours plus loin, toujours plus loin; que je mange le couscous en évoquant — oh! la mélancolie digestive!... — le souvenir de la cuisine française; que je bois l'eau tiède des outres en peau de bouc; que je dors où Dieu le veut et que je ne vois que des visages bronzés!... Quand un feu me darde sur la nuque et me rôtit le dos, plus d'une fois, à présent, je médite avec une

philosophie ironique, de plus en plus amère, sur l'aspiration des rêveurs en chambre à la vie végétative. Tandis que j'avais bonne table et bon gîte, moi aussi j'ai soliloqué sur la vie végétative. Après quelques jours dans la brousse, ma foi en la panacée a commencé de se perdre. Et je décide à présent qu'il faut naître Arabe pour se réjouir de l'hospitalité offerte par les douars, où la vermine s'ébat avec une sérénité de petites folles... Ainsi, trop de soleil, de couscous, d'eau tiède, de nuits à la belle étoile et de solennelles réceptions sous les basses tentes noirâtres accroupies dans la plaine, émoussent déplorablement les emballements artistiques. A me vouloir trop prouver qu'elle était restée sauvagement belle, l'Afrique a vite réussi à me faire regretter l'Europe.

Je note aujourd'hui avec une conscience maniaque ces lamentations sur mes tablettes, à la porte d'un café arabe, installé devant les ruines du palais d'un ancien bey. Et j'at-



Un douar.

tends que le crépuscule violacé, d'une harmonie de tons inouïe, qui s'écrase sur les accidents du lointain, ait fait place aux voiles constellés de la nuit, pour chercher, dans l'écrin du ciel, l'orient de l'étoile du Nord...

Derrière moi, dans la petite masure où l'on boit le kaoua, des Arabes sont accroupis à la turque, sur la banquette adossée au mur. Il en est un, la tête grotesquement rasée, qui pile du kiff qu'il mêlera à de l'opium dans le fourneau de sa pipe : depuis une heure il s'applique à cette intéressante opération avec un air idiot qui ne s'est pas démenti une seconde. Un autre, qui vient de tondre son chien — un affreux roquet malpropre — s'occupe maintenant, avec le même outil, à dénuder le crâne d'un petit marmouset. De ce crâne, des... petits points noirs sautillent de temps en temps, que le tondeur saisit avec une dextérité de singe et qu'il jette respectueusement par terre, *sans les tuer*, car, attenter à la vie de ces petits points noirs serait,

paraît-il, comme un crime de lèse-religion. Un troisième, au fond de la cahute, tisse des fils d'or, sur un énorme métier en triangle de harpe et ne s'interrompt que pour mettre les lèvres à son kaoua ou pour aller puiser, dans un récipient de métal, une gamelle d'eau qu'il déguste lentement, par une sorte de succion béate. D'autres dorment. D'autres conversent avec mes guides qui s'inquiètent de la distance qui nous sépare encore de l'oasis de Sidi-Youseff où nous devons parvenir cette nuit.

Les plus intéressants sont incontestablement les deux petits, aux yeux larges de gazelles, que je vois devant moi. Ils comptent au plus huit ans à eux deux. Ils sont hauts comme une botte Chantilly, et, préposés à la garde de nos chevaux, ils les tiennent par le bridon avec une étonnante crânerie, une simplicité tranquille qui témoigne de cet adage : que l'Arabe naît dans la litière avec le poulain.



Un chemin creux à la Tafna.

Ahmed sort de la masure et me tient le petit discours suivant, que je craindrais de déflorer en lui enlevant sa tournure naïve :

« Tu vois ces ruines? Ce sont celles du palais d'un bey que les Français n'ont jamais pu faire céder. Il était toujours en guerre et ne voulait pas la paix. Alors les Français lui ont envoyé un jour un général « avec un drapeau blanc », pour lui demander de s'arranger avec eux. Il avait une très belle montre en or, qui valait « beaucoup de mille francs ». Il a tiré sa montre et il a dit au général : « Je vais la jeter par terre et, si on peut encore la faire marcher quand je la ramasserai, je ferai la paix ». Alors, il a jeté sa montre de toutes ses forces. Elle n'a plus jamais montré l'heure du soleil. Et le bey n'a pas fait la paix. Les Français l'ont poursuivi et n'ont pas pu le trouver. Il est mort par son propre couteau. »

Et je vois, dans l'œil sournois d'Ahmed, un petit éclair de joie à ce souvenir. Grattez

le guide, et l'arbi reparaît. Mais ceci est logique. Et l'histoire du bey, vraie ou non, peu importe, est bien arabe. *Si non é vero...* Elle dessine, avec un net relief, un trait du caractère indigène. Si bien que j'imagine tout à coup de parachever un peu, par des anecdotes semblables, saisies aux quatre vents, le croquis psychologique que j'ai commencé précédemment. Le procédé est meilleur et moins lassant que la formule analytique.

I. LE PLUS AIMÉ DES DEUX

Mohamed était loin dans la brousse, ses outres étaient vides. Il se mit en route sur son cheval pour se rendre à une source éloignée de l'endroit où il se trouvait, comme le lever du soleil est éloigné de son coucher.

Donc, comme il était parti à l'aube, il arriva à la source au crépuscule. Depuis deux jours son cheval et lui n'avaient pas bu, et le soleil avait été plus brûlant que de coutume. Mohamed se réjouissait de pouvoir enfin se désaltérer...

Or, la source avait été tarie par le soleil et ne pleurait plus une seule goutte d'eau.

Mohamed se remit à cheval et continua sa

route. Il savait qu'en trottant un jour encore il arriverait à une autre source.

Le soleil fut plus brûlant encore pendant le chemin. Mohamed arriva à la source en souffrant horriblement de la soif.

Et cette source était, comme l'autre, tarie !

Seulement, tout au fond du lit, demeurait un peu d'eau, la valeur d'une jarre. Mohamed s'en aperçut avec joie. Et il souffrait tellement qu'il se fit cette réflexion : « A mon père mourant de soif je ne donnerais pas ce peu d'eau. Je le boirais. »

A ce moment, il vit son cheval tendre le cou. Il l'avait oublié...

Sans hésitation, il cueillit la jarre d'eau, y trempa les naseaux de la bête, lui humecta l'intérieur de la gorge avec un linge — puis, comme il ne lui restait plus une larme à boire lui-même, il se remit à cheval pour se rendre à une autre source...

II. AU FIL DE L'EAU, DE L'AMOUR ET DU COUTEAU...

Sliman, du douar des Médiouna, avait rencontré la jolie Laïdounia, du douar des Abdellys, occupée à laver du grain pour la mouture sous les lauriers-roses qui ombrent l'Isser. — Sliman s'éprit de Laïdounia.

Donc, il approcha d'elle et lui montra une pièce de quarante sous, estimant cette déclaration assez chaleureuse...

Laïdounia, mariée à Si el Miloud ould Khaled, descendant par les femmes du prophète Sidi Mohamed, estimait encore à cette époque ses faveurs à un taux plus élevé, car elle se savait très belle. Elle refusa.

Très amoureux, Sliman revint à la rivière

le lendemain. Il avait médité. Cette fois, il offrit un douro, pour triompher net.

Laïdounia refusa.

Sliman s'en fut, très étonné. Il revint le lendemain à la rivière :

— Voici le douro, dit-il. Et je te promets que par-dessus le marché je te donnerai un haïk pour la fête de l'Aïd K'bir.

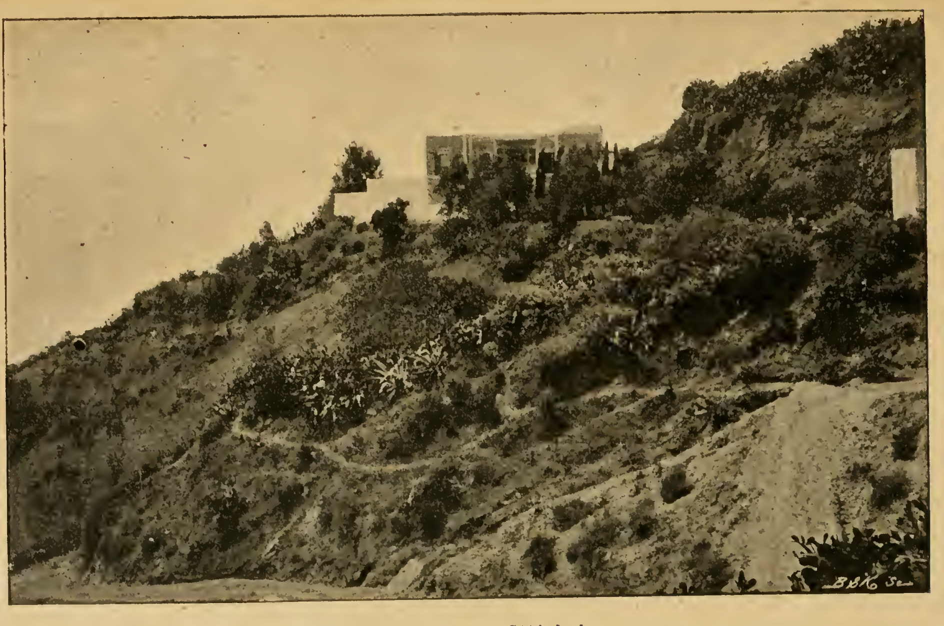
Extraordinaire surprise ! Laïdounia refusa encore !

Cette fois Sliman s'en alla désorienté. Mais brusquement il tourna court, revint à Laïdounia, et se frappant l'épaule de la dextre, prononça :

— Ak' Arbi! une de ces nuits, tu me verras dans ta tente.

Et il s'éloigna.

La nuit même, il quitta son douar et se dirigea vers celui des Abdellys. Il connaissait la tente où Si el Miloud dormait avec sa femme, la belle Laïdounia. Il mit les chiens en erreur, les laissa aboyer contre un moel-



Colline de Sidi-bou-Saïd. Côté de la mer.

lon, fit le tour du douar et pénétra en rampant sous la tente des époux.

Si el Miloud dormait assez lourdement. Laïdounia sommeillait à côté de lui.

Alors Sliman s'étant glissé sur la couche, mit le dos de son couteau sur le cou de la jolie dormeuse qui, subissant l'impression de l'acier, ouvrit les yeux.

Sliman la regarda. Elle se rappela la courte distance qui est du dos d'un couteau à son fil, et ne bougea point.

Quelques minutes plus tard, Sliman sortait de la tente et quittait le douar. Il était heureux. Il avait ce qu'il désirait et, de plus, il songeait au douro et au haïk économisés.

Quant à Laïdounia, elle s'était rendormie comme elle s'était réveillée, sereinement sans bouger d'une ligne.

Et Si el Miloud ould Khaled, descendant par les femmes du prophète Sidi Mohamed, était heureux aussi, et dormait toujours.

III. LE SCRUPULE DE DJELLOUL

Djelloul, fils de grande tente, fut décoré par le gouvernement de la conquête, qui voulait s'assurer sa reconnaissance et s'en faire un allié.

Or, il arriva que Djelloul, sa tribu s'étant insurgée, prit la tête de cette insurrection.

La veille des hostilités, il marcha à portée de la ville administrative, s'arrêta à un quart de mille, attacha sa croix de la Légion d'honneur à la queue de son cheval, puis lança celui-ci en liberté, des épines dans les flancs, dans la direction de la cité où la bête entra au galop.



Café maure à Sidi-bou-Saïd.

IV. SIMPLE JUSTICE

Une centaine de juifs, un jour, assommèrent un Arabe dans la rue d'Austerlitz, à Oran.

Il y avait vingt mille juifs, à Oran, et trois mille Arabes.

Le jour même, les Arabes se concertèrent, et ils envoyèrent au préfet une délégation de quelques notables chargés de demander une compensation au meurtre dont leur race avait été la victime.

L'estimation des dommages-intérêts fut simple et courte.

Elle fut énoncée, respectueusement et gravement, comme une pétition à laquelle on ne

peut manquer de donner droit — en ces termes :

— Ya, M'siou l'Brifi, donne la barmission bor nos ôtres, cit'nuit sol'mant, di touer tous les jouifs ; y en a bas bisoin li Sarsour, y en a bas bisoin li Zouaves ; rien qu'nos ôtr' l'Sarabes. Hack Arbi ! douma matan y en a plous oune seule jouif : dissnos tranquill' !

Je traduis cette demande candide :

— O monsieur le préfet, donne-nous la permission, cette nuit seulement, de tuer tous les juifs. Nous n'avons besoin ni des chasseurs d'Afrique ni des zouaves. Nous nous en tirerons tout seuls. Sur Dieu ! demain matin. il n'en restera plus un ! Ne t'inquiète pas.

La permission ne leur ayant pas été accordée, ils en parurent profondément étonnés.



Au bord de l'Isser.

Au moment où je griffonne le dernier de ces couplets qui me semblent assez précisément découper la silhouette du caractère arabe, Ahmed et Ali sortent du café et hèlent de leurs voix rauques, toutes modulées en coups de glotte, les deux marmots qui n'ont pas bougé, assis sur un remblai près des chevaux qui tendent mélancoliquement la bouche vers une improbable verdure.

Il faut repartir...

La nuit est si claire qu'elle m'a permis d'écrire ces lignes à la lueur de ses étoiles. Sous la fine poussière d'argent dont les ondes moutonnent, les ruines du palais ne sont

bientôt plus qu'une masse sombrement burinée qui noie son mystère dans le sommeil des choses, dans le silence de l'ombre.

Les chevaux allongent, leurs sabots tambourinent sourdement sur le ruban livide de la route dont la perspective se raccourcit en méandres dans la plaine. Et soudain ils se dérobent, se défendent de l'arrière-main, se cabrent, s'emballent en un galop de charge à travers la nuit, tandis que des aboiements creux déchirent le calme. Ce sont des chiens arabes qui veillent sur les douars, et errent en sentinelles sur les talus bordant le chemin, qui nous ont aperçus et donnent hargneusement la chasse à nos montures affolées.

Et je me laisse aller voluptueusement à boire la nuit qui me fouette le visage, bercé par le mouvement souple de la bête, dans cette course vertigineuse. Et je rends complètement les brides jusqu'aux épaules, confiant dans la sûreté de ces petits chevaux d'acier qui galoperaient sur une corde. Et il me



PORT-SAÏD. — Une rue.

semble que je m'endormirais là, envolé dans la brise...

Trois jours encore, et je quitterai l'Afrique, je m'embarquerai pour Marseille; je vais revoir l'Europe! Dans ma lassitude, cette pensée flotte comme un rêve, et, inconsciemment, à cheval qui s'emporte, je donne de l'éperon pour arriver plus vite...

SENSATION D'ADIEU

. . . .

. . . .

... C'est fait. Je pars. On a lâché les amarres. La manœuvre inquiète s'est rassérénée. Le pont est balayé. Des passagers appuyés aux bastingages, les officiers sur la dunette, le pilote à la roue, l'équipe à sa lente et placide routine: Et le bateau, avec son pesant bruit d'ailes monstrueuses, se recule de bâbord et puis glisse dans la paresse de la houle claire, entre des remous de bitume au flic flac cadencé, profond et sourd. Je pars...

Hier, il me semblait que j'allais atteindre la terre promise. Ce retour aux choses de ma race, ce retour à l'habitude embrassait d'une caresse ma lâcheté d'homme des villes. Je soufflais comme après un effort. J'étais heureux, certes.

Et voilà que, sur le pont de ce navire qui me rapatrie, un trouble bizarre me parcourt. Adossé contre une écoutille, je reste droit, sans un geste, les yeux fixés largement sur cette côte qui passe, lente, dans une lueur d'enfer. Des nuées d'Arabes sont là, sur les quais, par groupes d'albâtre dont les reliefs s'accusent en reflets d'or et dont les détails ont été coloriés par la main d'un artiste ardent. Une fougueuse impression de couleurs papillote dans l'air, et c'est comme un crépitement de tons qui s'anime dans la rage du soleil. Du rouge, du bleu, du jaune crus, et, en d'autres plans, les finesses de l'arc-en-ciel, grouillent, frétillent nerveusement dans le bain d'ocre transparente et brillante qui se

laisse choir du ciel en cascades de paillettes. Dans cette orgie de lumières, les figures bronzées pointillent la palette, et luisent sous les turbans — et le brasillement des prunelles d'encre les nimbe étrangement.

Ce sol inondé de cuivre en fusion, que lèche longuement une mer olivâtre, paraît lui-même agité d'une vie mystérieuse qui fourmille frénétiquement. Il s'en élève un rayon de fièvre qui se communique partout et monte vers ce ciel bleu tendre, bleu comme une vieille soierie orientale, qui tombe mollement sur les horizons mordorés du décor.

Et mon regard, avide, reste braqué sur ce panorama de lanterne magique, fantasque et surnaturel, qui se déroule et s'éloigne à la fois dans une traînée éblouissante, le sillon nacré d'un astre qui fend la nue. Mon trouble grandit, quelque chose s'effare de ma pensée ondoyante. Peu à peu cette infuse sensation se précise : c'est la vie qui se retire là-bas, vers les lointains, dans une effloraison d'éclairs :

c'est la vie dans le large, dans l'espace, loin des lois, loin des doutes, sous le soleil! C'est la vie qui germe et croît, s'élève et s'exalte sans entraves pour arrêter le flot gonflé de ses sèves — comme Dieu la fit !

Alors je comprends. Je comprends que je me suis trompé par un vain mensonge. Je comprends que, s'il m'est permis, j'y retournerai, à cette terre de liberté où, sans que je m'en doute, j'ai laissé beaucoup de ce qui fait vivre : le bonheur d'être soi, son seul maître dans la nature qui se pâme, sous l'azur des cieux...

Je tourne la tête, je veux abandonner ma vision. Et une autre image s'offre, me frappe, qui me fait tressaillir. J'aperçois Carthage, la petite fée morte qui repose à côté des étoiles, au seuil des paradis, et dans le sein de laquelle on sommeille et l'on rêve...

Août 1894.

INSTANTANÉS

PORT-SAÏD — LE CAIRE — ALEXANDRIE

INSTANTANÉS

I. PORT-SAÏD

Une rue, du sable, de l'eau. C'est Port-Saïd. Port-Saïd, résurrection de Sodome et Gomorrhe. Ou, plutôt, la parodie, dans la médiocrité de ce siècle, des deux villes du déluge.

Gomorrhe pour touristes à itinéraires fixes, — Sodome pour matelots et corsaires de commerce. Ce n'est pas le luxe flamboyant et l'orgie sonore des villes infernales, c'est le magasin de nouveautés du vice, le *Louvre* égyptien où l'on vend à tous les rayons des petits nègres et des instruments de joie sale, à des prix défiant toute concurrence.

Ce doit être, aujourd'hui, jour d'exposition — et j'imagine que l'on vend à perte. L'unique rue de Port-Saïd est encombrée d'affreux gnomes, collés à vous comme des larves, qui vous obsèdent avec une affolante obstination. Rien ne vous en débarrasse, ni les éclats de voix ni les coups de cravache. Ils se tiennent pendant quelques secondes à distance respectueuse, puis se rapprochent de nouveau, peu à peu. De temps à autre, le geste menaçant d'un policeman qu'invoque votre regard désespéré les disperse comme un essaim d'insectes, mais le groupe se reforme bientôt, se resserre, et les voix recommencent de chanter leur invite monotone, tandis que les visages immondes grimacent l'intention avec un cynisme exaspérant.

Des deux côtés de l'artère ce ne sont, dans les étranges maisons de bois, que vitrines de photographes. Devant les portes, des rabatteurs — dont les plus jeunes ont bien huit ans — vous harponnent au passage d'une



Alexandrie.

main qui colle aux manches de votre vêtement :

— M'sieu!... M'sieu! Photographies zolies!... m'sieu! Vinez voir... Les vues de Port-Saïd... Vinez!

Afin d'échapper à la bande qui m'assaille, je suis. Entre, avec moi, toute une famille : la mère, les filles, le père, un bon vieil homme, ex-notaire de province bombardé consul dans une des petites villes de Palestine, qui va rejoindre son poste avec les siens. Ils se sont, comme moi, embarqués sur le *Niger*, et, comme moi, se sont proposé de traverser Port-Saïd pour tuer les heures d'escale.

Nous voilà donc tous chez le photographe, autour de la table sur laquelle gisent des albums fermés. Le rabatteur dit simplement : « Choisissez. Photographies zolies », et disparaît, nous laissant seuls : aucun de nous, du reste, n'est en méfiance. Nous allons voir les vues de Port-Saïd... Les jeunes filles, le père, la mère et moi... chacun s'est attribué un

album différend, et nous ouvrons presque ensemble...

Un cri. Des cris. Les jeunes filles pâlissent, rougissent, verdissent. Le vieil homme et sa femme sont affolés. Je voudrais, moi, être à cent lieues sous terre!

Les vues de Port-Saïd sont des photographies d'une obscénité inouïe, d'inconcevables images, étalées là dans une sérénité de missels...

Et, tandis que la famille consulaire se précipite au dehors, le rabatteur la poursuit énergiquement :

— Pas cer !... Pas cer, M'sieu, Mesdames ! D'après nature !... garanti !... Non ? alors voulez-vous des cigarettes?... Cigarettes, m'sieu !... Mesdames !... Deux, quatre, six francs la douzaine !...

. . . .

Le *Niger* quitte Port-Saïd à la nuit, après trois heures de manœuvres saccadées, car il avait, de l'avant, touché le sable traîtreux du

ALEXANDRIE. — Coin de Marché.

port. A présent, il glisse, d'un mouvement imperceptible , dans le chenal étrangement illuminé. Un grand transport australien nous croise, et ses feux jettent dans la nuit des étoiles éblouissantes. Puis, c'est un tableau fantastique : le défilé à la lueur rouge de torches, le défilé de grands spectres noirs, chargés de faix énormes, pénétrant dans le flanc ouvert d'un navire qui « fait du charbon ». Ils sont là cinq cents coltineurs qui grouillent au milieu d'une activité de fourmilière, sur des radeaux accolés à la quille du monstre. Et les flammes épaisses qui éclairent ce spectacle lui donnent, dans les ténèbres, un caractère infernal qui vous empoigne.

... Mais nous avons quitté le chenal. L'hélice s'est tue, et le *Niger* demeure un instant immobile, balancé par la houle de fond, pendant que le pilote se laisse glisser dans son cutter. Et nous voilà en fuite vers le large...

Alors c'est une inoubliable féerie que cette ville de bois illuminée de milliers de phares

rouges et blancs qui scintillent, se croisent, vont et viennent, et qui donnent, dans la nuit, l'effrayante et magique illusion d'un univers en chaos s'effondrant à travers les espaces.

Et c'est la puissante apothéose de Port-Saïd, — de Port-Saïd, Sodome pour matelots et corsaires de commerce, Gomorrhe pour touristes à itinéraires fixes...



JAFFA.

II. LE CAIRE

Les *pyramides*.

Sous un ciel de désert, un ciel immense et roux,
Rêvent les pyramides éternelles.
Le flot de l'infini vient se mourir sous elles
Dans le silence affreux qui plane, grave et doux.
La nuit prochaine les effleure de l'aile,
Tout se meurt doucement dans la mort du désert
Et l'horizon lui-même a des caresses frêles
De sommeil et de paix, dans ses rougeurs d'enfer.
Solennelles et mornes,
Les pyramides rêvent vers l'immensité
Et l'espace les vêt d'une chlamyde énorme
De tristesse et d'éternité.
Leur long rêve est couché dans la poussière des siècles
Et chaque jour le fait plus farouche et plus troublant.
Les pyramides rêvent, et ce rêve attend,
Semble-t-il, une chose effrayante et cruelle...

Les pyramides éternelles
Se dressent dans le sable d'or
Ainsi que les tombeaux du temps.

Mais le sang du lointain s'est noyé dans le sable,
Le désert s'est drapé dans de longs voiles noirs,
Et la nuit est venue.
Nuit d'effroi, nuit de glace, nuit émue,
D'un émoi plus puissant que tous les univers
Et la mort a plané plus grande sous les nues
Et sur la mort même du désert.
Mais, terribles et mornes,
Les pyramides voient à présent dans la nuit
Et dans la mort, leur long rêve qui luit,
Leur rêve qui prédit
Une chose effrayante et profonde...
Les pyramides rêvent vers la fin des mondes !
Leur long rêve est couché dans l'agonie des soirs
Et chaque soir le fait plus farouche et plus noir.
Les pyramides rêvent,
Et ce rêve attend
Une chose effrayante et cruelle !...

Les pyramides éternelles
Se dressent sur le deuil du ciel
Ainsi que les tombeaux du temps.



La Place du Marché à Jaffa.

Le *Sphinx*.

Impassible à travers les âges abolis,
Le Sphinx ouvre à jamais son œil profond et louche
Et creuse son sourire ironique et farouche
Sur l'océan de sable et les ciels dépolis.

Un secret monstrueux dans l'ombre de sa bouche
Dort ainsi qu'un poison dans l'aurore d'un lys
Et le Sphinx aux yeux gris et glauques, et pâlis,
Regarde obstinément le soleil qui se couche!

Un jour il détendra ses membres calcinés...
L'on verra s'élargir ses yeux hallucinés,
Et, lent, il marchera vers l'Occident mystique.

Son rire stridera, puissant et sarcastique,
Car, *enfin!* il verra l'éclair de ses yeux verts
Embraser le chaos final des univers,

Et s'écrouler le monde, à l'heure fatidique!

Le *Fish-market.*

Étrange, et bien amusante, en vérité, cette concordance — d'une ironie plutôt grossière — de mots et de choses. Le *Fish-market* (marché aux poissons !) est le « quartier réservé » du Caire, le faubourg consacré à la luxure tarifée... Et c'est bien un marché public, un marché d'une ignominie extraordinairement colorée, le symbole de l'Orient pourri par l'Occident, et qui garde, en tout, sa couleur unique de *bazar*, son parfum de figues sèches, d'essence de roses et de poussière chaude et musquée.

Lorsque le ciel du Caire se poudre de nacre



JÉRUSALEM. — Mur de la Lamentation.

et que la nuit tombe sur la douceur des choses, des silhouettes hâtives se mettent à rôder devant les grands hôtels du centre, silhouettes d'énormes pains de sucres noirs et que l'on aurait coiffés d'un turban ou d'un fez... Ces silhouettes vont et viennent de passant en passant, traversant les chaussées, sillonnant les trottoirs, furtives et rapides, en chauves-souris. Parfois, l'une d'elles, qu'aucune impatience ne rebute, se colle à l'étranger sans lâcher prise, avec une incroyable obstination. Et que le lecteur me pardonne, il faut que je lui dise crûment ce que débite le sabir malpropre de la silhouette, car toute une face du caractère égyptien surgit dans ce boniment de cynique ordure :

— Viens... Missieu... moi mener toi au *Fish-market* voir danse du ventre tout nu... Et tout ce que tu voudras, missieu... All what you'll, sir... come with me... you'll be satisfied, come! Ti verras Mauresques... ânes... chèvres... little boys... tout ce que ti veux... Vas pas

avec oune ôtre, missieu, car moi être le millieur *kaouet* du Kairo... Les ôtres pas bons *kaouets* ! Moi être le millieur !

Parfaitement ! Car telle est la morale arabe, tout au moins celle de l'Arabe du Caire, que la profession de souteneur et d'entremetteur est tenue, en ce pays anglo-égyptien, pour un honneur — et que la conscience apportée dans cette profession devient un titre de gloire. Ah ! certes oui, le *critérium* du bien et du mal change avec les cieux, et l'on peut croire que Paul Adam n'a fait qu'entrevoir, dans ses *Lettres de Malaisie*, un état plus que possible, un état probable de la cité future, qui sera une cité bien primitive. Et le romancier a raison de dire que ce n'est pas un idéal !

Il faut avoir traversé le *Fish-market* pour se faire une idée de ce que peut être la simplicité des mœurs ! J'y fus, un soir, à l'heure où l'animation n'y bat pas encore son plein. Devant moi, quelques Américains sévères cheminaient dans une contemplation dogmatique, et une



Jérusalem. — Mosquée El-Aksa.

doctoresse de Boston, hautaine et curieuse, s'y était même aventurée, son carnet de notes à la main.

Des ruelles à l'infini, dédales croisés, contournés et tortueux, des culs-de-sac et des impasses, débouchant sur deux ou trois artères-mères elles-mêmes étroites et ravinées comme des fossés. Et, de chaque côté de ces labyrinthes, de maison en maison, le spectacle extravagant d'un marché de chair exhibée en étalages comme les marchandises d'une halle à l'enchère! Marché d'une vision effrayante pour les Occidentaux, si préparés soient-ils à l'impression de quelque conte des *Mille et une Nuits* d'obscénité fantasque et d'invraisemblable cynisme! Sous des lumières tristes et des clartés douteuses, de la chair s'étend et s'étire en d'indescriptibles postures, nue ou contrastée par l'orgueil oriental d'oripeaux aux reflets sanglants, de soies écarlates et d'ors vifs. Chairs lumineuses, chairs inconscientes et chairs ignobles. Il y a là des enfants éton-

nées, des vieillardes avachies, des jeunes femmes vaniteuses du kohl qui leur met de la flamme aux yeux et fières de l'impudeur avec laquelle il leur est permis de s'offrir. A travers les fenêtres sans rideaux et des lucarnes grillées l'on voit s'agiter des couples, voire des trios, en d'abominables confusions, sans souci du défilé extérieur qui passe, du reste, indifférent à tout ce qui n'est pas sa suggestion personnelle. Ah ! les chairs blanches, les chairs dorées, les chairs grises et les chaires noires, l'enchevêtrement des races dans cet infâme dépotoir d'humanité!... Ah ! les chairs étendues au milieu des ruelles mêmes, ces nudités déambulant dans une ville de cauchemar — quelle inexprimable sensation d'effarement, de magie et de dégoût !

L'animation grandit dans le *Fish-market*. Une foule étonnante s'y bouscule silencieusement dans la pénombre tachée de lueurs jaunes, des milliers d'Arabes et d'Européens se ruent au vice, sans un cri, sans un mot... Car



Intérieur du Saint-Sépulcre. — Le tombeau du Christ.

le geste est tout le formulaire suggestif de ce lieu — et ce geste prend des proportions insoupçonnables ! Toute la chair accumulée aux étalages et sur le pas des portes s'est à présent jetée dans la ruelle, à l'assaut de cette foule qui passe et sollicite le geste... et le geste se fait acte ! La cohue sourde s'immobilise, paralysée par les femelles qui l'accrochent et lui barrent le passage. J'aperçois même la doctoresse américaine que ses compagnons défendent maladroitement contre une nuée de filles qui luttent pour l'emmener ! Et une suffocante odeur d'amour sauvage et de chair fauve passe dans les groupes qu'elle congestionne. Et ce n'est pas seulement une odeur d'amour, c'est l'odeur de la bestialité humaine, une odeur de sang et de meurtre !

Mais brusquement il se glisse comme un souffle glacé dans cette saoulerie frénétique. Au milieu de la ruelle, d'un pas cadencé, survient une patrouille de soldats anglais, secs, dédaigneux et corrects, qui font leur ronde.

Et la chair se retire comme une marée à ce passage prestigieux. Je m'adresse au brigadier qui commande cette patrouille, et qui, immédiatement, avec une courtoisie protectrice et indifférente autant que ferme, nous protège et nous fait sortir du *Fish-market* sans que, désormais, un regard seulement nous sollicitât. Admirable exemple de cette discipline que l'administration anglaise seule suscite, impose et maintient en Orient.

La doctoresse de Boston a repris tout son flegme et semble avoir oublié déjà... Mais je retiens son cas, et comme je l'exprime, plus tard, à un fonctionnaire de la police égyptienne qui m'initie aux étrangetés du Caire :

« Ce sont les touristes qui ont fait cela, me dit-il froidement. Ce sont les touristes européens et leurs compagnes, qui ont créé les mœurs du *Fish-market.* »

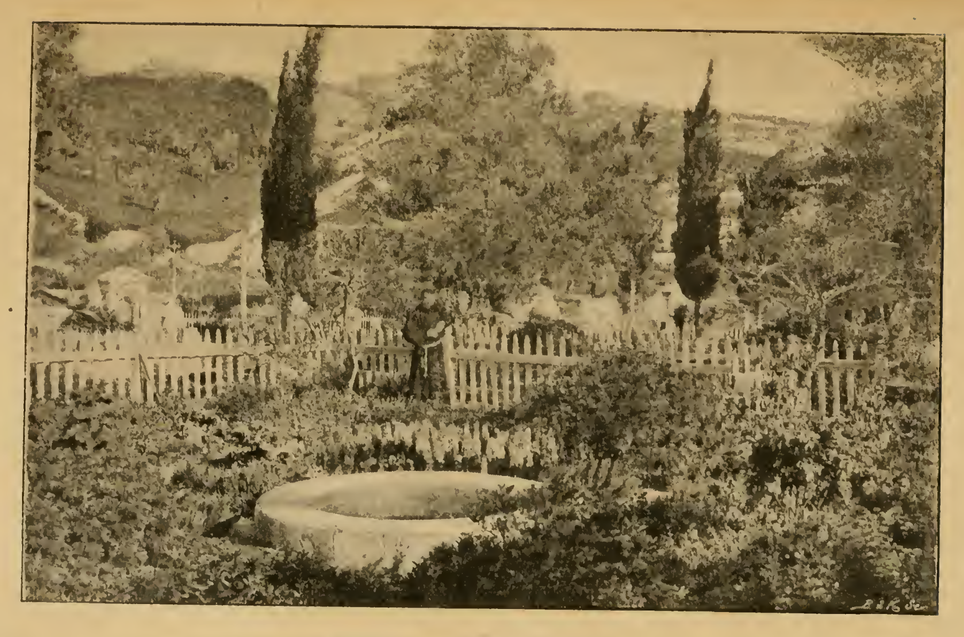
C'est bien ce que je disais : l'Orient pourri par l'Occident ! L'Europe hypocrite et dégénérée établissant en Afrique ses quartiers d'orgie

en même temps que ses quartiers d'hiver. Et ce que j'ai vu, ce n'est pas de la barbarie, ce n'est même pas de l'orientalisme, c'est de la civilisation !

III. ALEXANDRIE

Alexandrie, colonie attique? bazar européen? ville arabe? Je ne sais, et, en vérité, l'on serait indécis à moins, car Alexandrie a de grandes lignes grecques, des bars où timoniers anglais et matelots français s'assomment à l'alcool ou de coups de poing, et un vieux quartier musulman... Mais ce que j'en veux retenir, c'est qu'Alexandrie est la porte de l'Orient, et c'est qu'Alexandrie, par un matin rose, vue du large, est un des plus merveilleux décors du monde!

Dans ce décor, toute la grandeur et tout le mystère de l'Égypte se pressentent. Ce sont,



JÉRUSALEM. — Jardin de Gethsémani.

dis-je, de grandes lignes pures et droites, sous un ciel immense que ne heurtent point des cimes abruptes et que ne tourmentent pas des courbes de collines. Ce ciel s'étale avec une sévérité claire sur l'horizon linéaire et large de la ville. Et c'est une fresque blanche, d'un dessin extraordinairement candide dans sa richesse — et c'est un collier de perles jeté dans la nature... Au delà, derrière les palais blonds, se devine la fécondité puissante du delta, et plus loin encore *doit être* le désert... le désert, ce ciel brûlant de sécheresse et d'effroi, ce ciel aride et nu jeté sur la terre comme un attirant symbole d'horreur, de beauté, de néant et d'infini...

Ah ! la grâce d'Alexandrie en panorama sous les matins roses, où sommeillante sous les ciels pourprés et mauves du soir!... cette grâce qu'elle seule possède, la ville d'Aphrodite, cette grâce inexplicable et qui se fige à jamais dans les mémoires tendres — grâce émue et fine, grâce d'art aigu, pure grâce de

simplicité ! la grâce d'un marbre à la Phidias !

... Il y a, ce soir, des étoiles en pluie dans l'atmosphère d'Alexandrie, et dans le port, calme comme un étang, un autre firmament scintille. Vers la rade, une nuée de petites carènes et de barques élancées se tasse avec des profils de mâtures étrangement sveltes et fines. Il doit y avoir des fées dans ce coin du monde, et l'on rêve d'y vivre une éternelle extase.

Février 1897



Jérusalem. — Souterrains de Salomon.

VISION DE CINQUANTE JOURS

EN JUDÉE, EN GALILÉE ET EN SYRIE

VISION DE CINQUANTE JOURS

EN JUDÉE, EN GALILÉE ET EN SYRIE

Le Français, dit-on, a l'esprit casanier; il répugne à franchir ses limites d'octroi, tout au moins ses bornes-frontières. Des gens clairvoyants ont répliqué par cet argument si simple et si logique qui consiste à faire observer que le Français trouve en ses quatre-vingt-six départements à peu près tout ce qu'il pourrait chercher en des contrées plus lointaines. D'autres, comme moi, qui ont la passion du voyage et qui sont toujours sous l'impression immédiate de son aventure et de ses mortifications, ajouteraient qu'il faut réellement

avoir cette passion dans le sang — et, mon Dieu, oui ! tenace comme une maladie ! — pour s'y abandonner *quand même.* A défaut de passion, posséder tout au moins ces qualités, ou ces défauts, contraires aux races latines qui font des Occidentaux des voyageurs toujours heureux : le flegme; la tenacité contre tout, même contre les tenanciers d'hôtel; le sans-gêne érigé en principe; l'esprit d'autorité et de chicane; l'absence de cette peur essentiellement romaine : la peur du ridicule; et enfin une médiocrité de sensations jointe à un méticuleux respect du « Bædeker ». Hors de là, point de salut. Si vous êtes enthousiaste, sensible à l'injustice des douanes, en révolte contre l'exploitation des guides et timide devant les notes d'hôtel, ne partez pas. Il vous reste bien cette ressource que l'on appelle Thomas Cook et ses fils, et qui est une protection très sûre et très puissante ; mais elle est aussi une tutelle fort sévère et il faut, paraît-il, pour y résister, une robus-



BETHLÉEM. — Église de la Nativité.

tesse de cow-boy, des oreilles accoutumées à la cantilène plutôt monotone des dimanches anglicans, et l'habitude invétérée de s'arracher sans humeur à la plus extatique des contemplations pour boucler ses valises, coiffer le casque et entamer la première des douze heures à cheval que vous réserve la journée. C'est tomber de Charybde en Scylla.

Je me fais ces réflexions assez grises au moment de donner un aperçu fugitif d'une des plus curieuses et des plus belles contrées du monde, celle qui s'étend des sombres vallées d'El-Khalil et du Cédron aux plaines fécondes de l'Arche; des montagnes brûlées et des rochers tumultueux de la mer Morte au terrasses virgiliennes d'Héliopolis; des rives mélancoliques et verdoyantes du Jourdain aux falaises étranges de la Méditerranée; des oliviers bibliques du Gethsémani aux jardins prodigieux de Damas; des coteaux de Jaffa, tapissés d'orangers, aux cimes verdoyantes de Zahlèh; du vieux chêne d'Abraham aux

cèdres géants du Liban; des chaleurs tropicales de Jéricho et de Tibériade aux neiges du Grand-Hermon... J'en ai rapporté les impressions les plus intenses, les plus changeantes et les plus diverses, que j'aie recueilli au cours, déjà, de tant de périgrinations à travers des humanités et des pays nouveaux pour moi. Je voudrais pouvoir dire à mes lecteurs : « N'hésitez pas si l'occasion pour vous se présente; allez voir les cieux de Judée, les filles de Nazareth, les sites admirables de Galilée et les printemps de Syrie ! » Et je me sens saisi d'un inquiétant scrupule de conscience... Ont-ils, ceux qui me lisent, tout ce qu'il faut pour être un voyageur selon la formule anglomane qui précède? Tout au moins ont-ils une santé défiant les rigueurs de cinquante nuits sous la tente, de cinquante jours à cheval, et aussi les férocités du poulet étique et des figues sèches d'Orient; et encore la menace des fièvres intermittentes, les petits levers par deux degrés sous zéro et les siestes



Tombeau de Rachel (route d'Hébron).

par quarante degrés à l'ombre ? Ont-ils enfin des idées philosophiques hautaines en matière d'argent, et sont-ils prêts à se soumettre sans irritation à l'exploitation inouïe qui commence à vous affliger aux douanes turques, pour finir à d'autres douanes turques, après avoir été pratiquées, sans vergogne, par tout ce qui est — indifféremment — petit ou moyen fonctionnaire turc (je n'ai pas connu les grands), tenanciers turcs de caravansérail, cheik de Bédouins ou domestique — turc, plus que jamais ! — de café maure ?

Et pourtant, en dépit des perspectives désagréables que laisse entrevoir ce questionnaire psycho-pathologique, quelle attirance prodigieuse il exerce, cet Orient biblique de la Palestine, et quels puissants émois d'âme surgissent de ses panoramas grandioses, de ses souvenirs éclairant à chaque pas quelque granit, quelque puits abandonné, quelque tombeau solitaire — et de sa population encore si colorée de patriarcat et de barbarie ! Déjà toutes ces promesses éclatent au seul aperçu lointain de la Terre sainte — et je me souviendrai toujours de ce mouillage au large, par un grand matin d'avril, où m'apparut, en une pâle apothéose d'aurore, la côte aux

escarpements mauves de Jaffa, et la ville de Simon, tassée en gradins et découpée, en une masse d'apparence gothique, sur la lueur fraîche d'un clair soleil levant. La lueur montait derrière la masse et, silhouettée à l'avant-plan sur ce fond de lumière, Jaffa, lourde aux flancs, amincie vers le ciel, apparaissait grise et tendrement violacée, comme un monstrueux château-fort. Chose curieuse, dans la basse-ville même, où l'on ne met pied qu'après un étrange et souvent périlleux débarquement opéré en pleine mer par des colosses arabes — dans la basse-ville même persiste ce sentiment bizarre d'un Orient « moyenâgeux » en quelque sorte. Par les ruelles sombres, flanquées — contrairement à la coutume orientale — d'habitations hautes et grises, entre les énormes cubes de pierre, l'on irait appréhendant vaguement l'arrêt de quelque pont-levis, si le souple défilé des chameaux vous frôlant, le trot menu des bourricots vous heurtant, la foule agitée des

Arabes vous entourant, ne vous rappelaient que vous êtes au pays du soleil.

Mais, la porte franchie, c'est un bain de feu dans lequel on se plonge. Cette porte s'ouvre sur le marché. Et ce marché de Jaffa est un des tableaux les plus suggestifs de la vie publique et de la concentration des villes orientales. Là, convergent toutes les activités momentanées, toutes les énergies fugitives du peuple arabe, ce peuple las, nourri de nonchalances, de lumière et de fruits. A l'heure du marché seulement il se réveille, et, sur la grande place inondée d'or, débouchent par les ruelles de lentes caravanes de chameaux ondulant sous la charge, de mules aux bâts sonores, de chevaux affolés par la race — les jambes frémissantes, les naseaux ouverts, l'œil égaré, — d'hommes drapés de couleurs vives. Et, dans une aire jaune éclatante, tout cela s'effare, s'accroupit, se dresse gesticule et crie en un grouillis étourdissant. C'est la face vivante de Jaffa, le cœur qui bat

ses pulsations de fièvre, avec ce redoublement d'énergie, cette frénésie étonnante et subite par où se dépensent, d'un seul coup, les foules aux longues paresses et aux sommeils coutumiers. C'est la face nerveuse et violente. La face mélancolique s'éprouve sur les terrasses de la maison où le Cyrénéen médita les enseignements de l'apôtre Pierre, les terrasses allongées, ainsi que des falaises à pic, sur la mer d'une tristesse bleue, la mer doucement bruissante d'une rade aux horizons éloignés et imperceptibles. Souvent, comme le jour où j'y fus, un navire au mouillage s'y balance et jette, dans cette immensité d'eau et de ciel, la note plus mélancolique encore *du pays qui s'éloigne*... Car ce navire est celui qui vous amena et qui va repartir sans vous — et ce navire synthétise *votre* continent et *votre* civilisation. Et ce sentiment très puéril mais très humain, s'aiguise en ce moment à la grandeur des lointains et à la tension de vos fibres émotives.

Une sensation de mélancolie est, du reste, celle qui domine en Terre sainte. Non point qu'elle naisse uniquement du spectacle des lieux de la Passion, mais encore, et surtout, parce qu'elle participe étroitement du dessin et de la couleur de ces lieux mêmes. Rien de plus surprenant, à cet égard, que le trajet de Jaffa à Jérusalem, à travers la chaîne de Judée, d'abord dans un large vallon étrangement nuancé de teintes indéfinissablement vertes et roses, ensuite au sommet du col, par le déclin lilas du crépuscule. Ici, c'est le paysage biblique dans toute son ampleur, toute sa tristesse et toute son histoire. Des rocs fantastiques se penchent, prêts à

s'ébouler, semble-t-il, sur des ravins profonds et des torrents à sec; l'étendue moutonne, érige des mamelons houleux et des pics aux méplats léchés par des tons chromolithographiques, une terre apparaît comme enflée et sillonnée par un flot apocalyptique qui va se mourant vers les horizons où il se confond avec les légers voiles de brumes du couchant. Tout est dans le silence. Et ce silence s'élargit sous un ciel extraordinaire, un ciel verdâtre et lumineux, mais lumineux en ses tréfonds, lumineux à travers la nuit qui tombe, lumineux d'une lumière qui doit être immense et venir d'immensément loin en traversant des fluides colorés de nuances agonisantes. Lumineux comme ce ciel de la nuit de Noël où les rois Mages marchaient à l'étoile, marchaient à une lumière plus forte surgissant de beaucoup d'autre lumière glauque et tendre.

C'est inoubliable. Inoubliable aussi, dans ce décor d'Henri Rivière, l'apparition de Jérusalem élevée sur ses quatre monts au milieu de cette douce sauvagerie, dominant cette immensité rosée de couchant et bleutée de nuit; de Jérusalem suspendue en ville magique, avec sa silhouette nettement crénelée, l'ovale flou de ses coupoles, l'élancement de ses clochers, de ses minarets et de ses terrasses, la ligne brisée et imposante de ses murailles, cet ensemble fortifié et immuable qui a traversé le recul des âges, résisté aux assauts des hommes et des temps et dont l'aspect extérieur réfléchit toute l'histoire. Cette apparition, dans l'émotion de l'heure, con-

centre, du reste, avec le Haram-Ech-Chérif, toute l'impression majeure de Jérusalem. Le Saint-Sépulcre même ne saurait exercer que l'attirance des pèlerins ; il est, pour l'œil une désillusion, pour l'âme une inquiétude. D'authenticité douteuse au point de vue documentaire, navrant au point de vue de la foi par ses tumultes intérieurs (*Latins*, *Grecs*, *Arméniens* et *Coptes*, qui possèdent l'église en commun, s'y battent entre eux, les jours de processions ou d'offices concurrents, et c'est la garde *musulmane*, les soldats du Sultan, qui sont forcés de rétablir l'ordre à coups de baïonnette !) somme toute envahi de bien autre chose que du respect fidèle et de la solennité qui lui seraient propres, ce monument n'offre pas, aux artistes, la compensation d'une architecture remarquable. Encaissé au milieu des souks, entre de vulgaires maisons arabes, délabré d'extérieur et débouchant sur la dixième station de la Voie Douloureuse par une arrière-cour sordide, il offre,

dans les endroits où l'on pourrait lui reconnaître un style, le mélange le plus singulièrement composite — byzantin, grec de la décadence et féodal! — qu'il soit possible d'imaginer. Quant à sa décoration, elle est atroce — en dépit des dons apportés à sa gloire par le monde entier — et se localise avec le plus mauvais goût, comme en cette Vierge de carton-pâte instituée à gauche de la croix par les Pères franciscains et qui porte sur ses applications de couleurs criardes, une millionnaire fortune de pierreries.

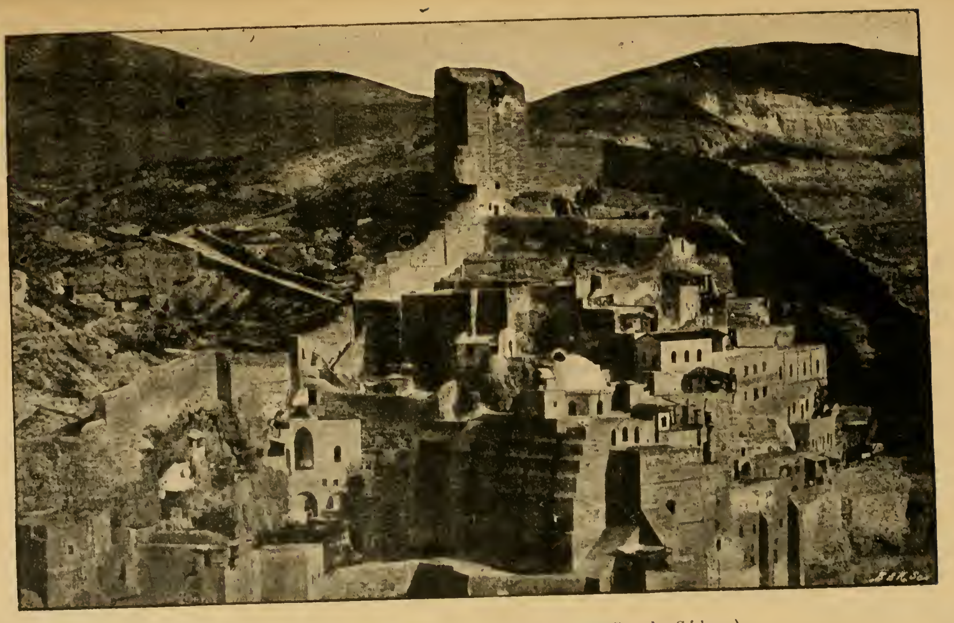
Heureusemeut, la sainteté du lieu y conserve, en dépit de tout, une atmosphère sacrée, et quand, le soir, les blanches chrétiennes de Jérusalem viennent en foule, lente et muette, se prosterner devant la crypte, sous le pâle reflet cuivré des milliers de veilleuses illuminant le tombeau du Seigneur, il court, par les nefs envahies d'ombre, un saisissant frisson de mysticisme ardent. Au sommet du Calvaire, un Christ saignant et doux s'éclaire



HÉBRON. — Sortie du quartier juif.

dans les ténèbres, et ses bras torturés semblent s'ouvrir plus largement dans la nuit constellée de cierges, en un geste immense, à cet agenouillement silencieux et long, et son douloureux sourire s'éveille, entre les lèvres blêmes, à ces baisers d'adoration qui frôlent le marbre, à ces yeux de prière dardés en symphonie vers la couronne de souffrance et de lumière, à ces visages d'espoirs qui supplient et de désespérances qui espèrent, à toute cette humanité agenouillée et balbutiante devant l'expiation de ses meurtres et devant l'éternité. On oublie alors les tarbouchs cyniques qui, en bas, devant la pierre de l'onction, lézardent sur des divans de harem et rançonnent les fidèles en fumant leur chibouk ou leur narghileh.

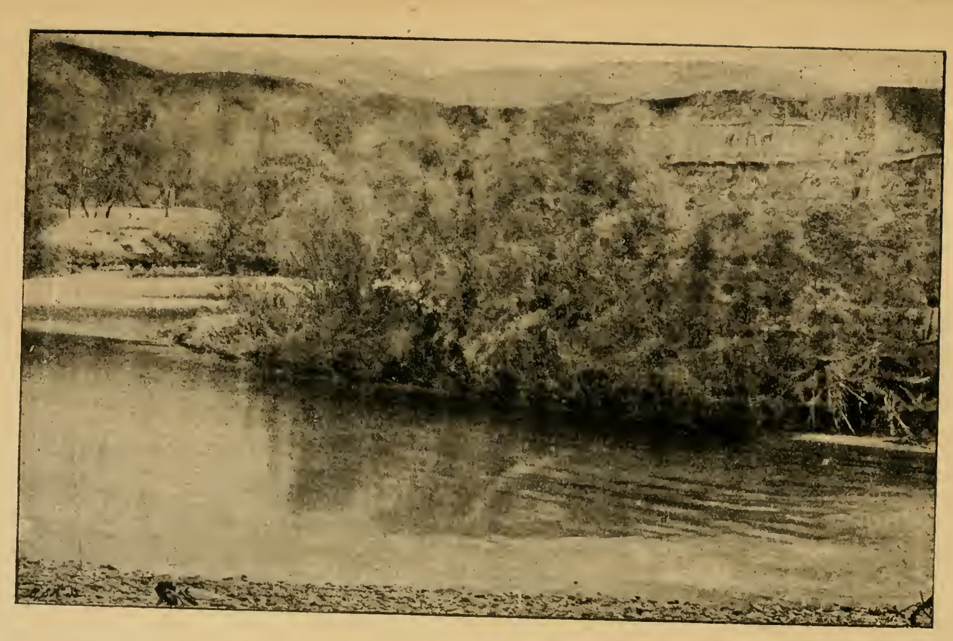
Mais ceci est un élan d'âme, un drame qui se meut en soi, tandis que l'impression formidable du Haram-ech-Chérif procède des choses elles-mêmes et non de l'imagination de celui qui les contemple. Ce Haram-ech-Chérif (traduction : l'enceinte sacrée) est l'ensemble, sur le quatrième mont de Jérusalem, le mont Moriah, des colossales mosquées d'Omar et d'el Aksa, des immenses souterrains de Salomon et de leurs dépendances. Et cet ensemble donne l'image vertigineuse de l'audace, de la volonté et de la patience humaines servies par le fanatisme. Et c'est tellement puissant que cela suscite une admiration craintive. A cette mosquée d'Omar, que les musulmans considèrent comme l'endroit le plus sacré de la terre après Médine et La Mecque, l'art et la persévérance arabe ont apporté le summum de leur faste et de leur hardiesse de conception. Le mystère même de la construction des



Le Couvent de Mar-Saba (vue prise par delà le gouffre de Cédron).

pyramides d'Égypte apparaît un jeu d'enfant si on le compare à l'effort des peuples qui édifièrent le Haram-ech-Chérif en lui donnant non seulement des proportions mathématiques dépassant l'entendement humain, mais encore le raffinement le plus aigu de ses sensations d'art, ce raffinement qui étonne l'œil attentif et sensible devant l'harmonie — devenue mièvre à force de grâce — des pleins-cintres énormes, la courbe chantante des dômes, la sveltesse des colonnades et surtout l'orchestration symphonique, presque maladive, des couleurs fanées et des nuances mortes se dégradant parmi des mosaïques de faïence, dans la fanfare adéquate des ors. Et c'est encore une hardiesse d'art, et d'art à sa plus haute expression, que la tache, circonscrite par cette richesse, d'une roche nue, âpre et solennelle, cette roche brutale parée d'une légende naïve et simple comme toute la poésie arabe : « Un jour, Mahomet, monté sur El-« Bourak, magnifique jument blanche dont

« lui avait fait présent l'archange Gabriel,
« se mit en route pour le ciel. Mais à peine
« eut-il quitté le rocher, celui-ci se mit à
« trembler sur sa base, pour suivre le pro-
« phète. Dieu envoya aussitôt l'ange Gabriel
« qui le retint immobile, élevé déjà à une cer-
« taine hauteur. Depuis ce temps le rocher est
« demeuré suspendu entre le ciel et la terre. »
Qu'importe qu'elle fût, cette roche, l'autel des holocaustes, et que la caverne creusée sous elle ait recueilli le sang des victimes pour l'envoyer au torrent du Cédron! Le cheik qui vous la montre en ignore la tradition cruelle, *il est certain* qu'elle est suspendue miraculeusement, et l'illusion de cette homme simple lui représente si bien le beau cheval blanc de Mahomet qu'il est tenté de bondir pour baiser l'étrier du Prophète. Et cette candeur, et cette foi expliquent la jolie légende de la roche comme elles en justifient la sanglante histoire. Peut-être sont-elles tout ce qu'il y a de bon dans l'humanité — fût-elle musulmane!



Le fleuve du Baptême.

Comme elle est enfantine et gracieuse en tout, du reste, cette illusion arabe qui fait ses traditions. Les nôtres nous montrent des murailles, des margelles de puits et des débris de temples ; au Haram-ech-Chérif précisément, elles nous indiquent la porte d'où Jésus chassa les marchands du temple et la Porte Dorée par où, selon le thème des Croisés, le Messie entra triomphalement dans Jérusalem. Ce ne sont, hélas ! que pierres et ciments froids, n'évoquant guère l'indignation du Juste, la consolation aux veuves et le pardon à l'adultère, ni les voûtes de palmes, les thyrses et les tapis de roses de la divine entrée. C'est trop et c'est trop peu. Combien plus poétique et dis-

crète la tradition du musulman qui vous indiquera la trace des doigts de l'ange Gabriel retenant le rocher, le berceau de *Sidi-Aïça* (le Christ) et l'empreinte de son pied nu sur le granit. Le berceau n'est qu'une vague silhouette du corps d'un enfant dans un quartier de marbre concave, mais c'est la certitude qu'au toucher de la Chair salvatrice la pierre même fondait comme le miel. Ce n'est rien, et c'est beau comme toute une religion.

Ce sont là menues impressions, mais touchantes, que l'on ne trouve pas, à moins qu'il soit nuit et que l'on rêve, à un cénacle théâtral, aux tombeaux plus ou moins authentiques des rois, des patriarches, des prophètes ou de la Vierge, ni aux grottes sépulcrales, à la grotte de Jérémie, à celle de l'Agonie ou à celle de l'Ascension ; non plus qu'aux fontaines bibliques, ni même au Jardin des Oliviers ; ni à la piscine probatique, encore qu'un missionnaire vous y montre la pierre du miracle. L'âme arabe est plus haute en sa puérilité que



Vue générale de Naplouse.

notre âme savante et dogmatique, et elle met des idées tendres où nous n'avons que des murs graves. C'est à elle qu'il faut s'adresser en Terre sainte, ou aux choses excipant de la nature, comme ces funèbres vallées de Gihon, de Hinnom et de Josaphat, qui ceignent Jérusalem de leurs gouffres sombres et de leur effroi.

J'étais entré à Jérusalem par la porte de Jaffa, ce qui m'avait permis de prendre un de nos académiciens en flagrant délit de roman-feuilleton. J'avais encore présent à la mémoire cet incident dramatique de la *Jérusalem* de Loti : Loti, armé jusqu'aux dents et accompagné d'un kaouas (soldat consulaire) non moins belliqueux, Loti faisant une sortie nocturne pour aller analyser au Gethsémani un décisif état d'âme, puis rentrant à Jérusalem, trouvant la porte de Jaffa *fermée* et n'obtenant l'ouverture de cette porte qu'après un colletage tragique avec un fantassin turc de garde devant les lourds battants. Des détails à donner la petite mort mettaient en relief cette rentrée

en armes : on voyait Loti pris au col, à moitié étranglé par le colosse à tarbouch, n'ayant que le temps de mettre le canon d'un revolver sur la tempe de son agresseur jusqu'à l'intervention du kaouas terre-neuve. La nuit de mon arrivée, ce souvenir émouvant me causa quelque appréhension que je confiai timidement à mon guide. Celui-ci me regarda d'un air abasourdi, ne comprenant pas. Et je me félicitai de n'avoir pas insisté quand je constatai que la porte de Jaffa ne saurait être *fermée* pour cette simple raison qu'elle n'a pas de battants, que le soldat turc qui la garde est placide comme un agneau et n'aspire qu'au backchich (pourboire) coutumier, et enfin que, muni d'un passe-port rarement réclamé, on entre et l'on sort, de nuit ou de jour, à Jérusalem, aussi librement que dans un caravansérail. « Il en est ainsi depuis plus de quinze ans », me disait en souriant un vieux Jérusalemois à qui je racontai plus tard cette constatation piquante. « Mais, ajoutait-il, cela fait bien dans un

livre ![1] » On est très dans le mouvement, à Jérusalem, et l'on ne s'y étonne pas pour si peu !

J'étais, dis-je, entré par la porte de Jaffa. Je sortis de la ville par le Bab-Sitti-Mariam. Je devais trouver mes montures sur la route de Béthanie, et je retrouve encore cette dernière vision de Jérusalem ! Une voiture me mène, au galop fou de ses chevaux, sur la lisière d'un ravin, en un sentier dont le rebord s'effondre continuellement dans l'abîme. Je vois, à certain moment, une roue du véhicule choir dans le vide avec un quartier de terre pierreuse qui roule... Suite de petits frissons courant dans la nuque, sentiment très vif du danger imminent. C'est bon — bon d'une façon malsaine. Et les chevaux galopent toujours, toujours plus vite, ondoyants de l'avant-main à la croupe, dans un mouvement de vagues précipitées et un envol désordonné de brides. C'est l'heure blanche du petit matin. De ce rebord d'abîme, la vallée du Cédron, vertigineuse et

embrumée, nous sépare du mont Bézétha. Tout près, c'est une ligne de murailles crénelées, moroses et solennelles, des murailles de prison, montantes et descendantes, par angles droits et chutes brusques, sur des collines mélancoliques comme des ruines d'acropole ! Oui ! voilà Jérusalem comme on l'avait vue en imagination, en histoire sainte et — même ! — dans la naïveté des images sacrées. Point de déception, là — point de ces déceptions inévitables aux paysages trop fréquentés en songe, ou aux lieux célèbres dans le drame de l'humanité.

... Une tache blanche dans l'aurore déjà dorée. La tache blanche de quelques maisons arabes comme jetées dans le ciel à la pointe d'une haute colline, où l'on accède par des sentiers courant de val en pic, semés d'éboulements de pierrailles. C'est Béthanie, la fleur de la légende sacrée, la douce cité d'amour où se préparait l'entrée triomphale et où la courtisane repentie embaumait de parfums raffinés, plus essentiels de son âme que de roses, les pieds meurtris du Maître. Au centre des quinze maisons blanches et pauvres, — devant le tombeau, profond comme un puits, tortueux et sonore comme une mystérieuse caverne, de Lazare, — les ruines riantes sous le soleil

levant, d'une demeure étroite et courte, dont une des terrasses encore fut respectée par le temps et la pioche. De cette terrasse, Magdeleine, parée et insolente, jetait aux jeunes marchands, venus de Jérusalem pour la voir, les promesses érotiques de ses yeux de khol allumés dans la nuit et de ses lèvres fardées. De cette terrasse, Marie-Magdeleine entendit les paroles étranges et musicales, et son âme étonnée se troubla dans la douceur dont les yeux bleus infinis inondaient le soir. De cette terrasse, où la fille devint sainte par la miraculeuse tendresse d'une prière, j'ai vu pour la dernière fois Jérusalem, et ce n'était plus qu'une projection de lanterne magique sur le plan bleu du ciel.



Un site de Galilée.

Il s'agisait, ce jour-là de parvenir à Hébron par Hérodium, en traversant la montagne de Francs, le Djebel Foréidis et le Djebel-el-Djoz, puis d'aller camper aux vasques de Salomon, les parages de la fanatique cité d'Abraham offrant trop peu de sécurité aux « infidèles » chrétiens surtout en pleine guerre gréco-turque ! Cette journée devait me réserver une des plus dures étapes du voyage. Ah ! ces descentes à pic, dans des sentiers de géhenne où les courageux chevaux syriens, malgré leur sûreté de pied, font constamment feu des quatre fers, puis, le lit du Cédron traversé, l'ascension des pentes raides, le repos rare des plateaux, et, de nouveau, le dévalage

périlleux d'escarpements en escarpements, sous l'âpre flamboiement du soleil. Mais aussi, quelle étonnante diversité de sites, en cette contrée sauvage et fertile, fleurie et sèche, tantôt rocailleuse et sévère, tantôt souriante dans la splendeur de quelque oasis lavée d'ombre et de prairies. Et quel isolement lointain de toute civilisation! Dans les hameaux sauvages, construits de terre et de branches sèches et rappelant les conditions les plus rudimentaires de l'âge animal, je surprends, au passage de nos chevaux, parmi les enfants arabes lutinant au soleil, un effarement de petites bêtes surprises, hostiles et craintives. Et, déjà, à l'embuscade des chemins coudés dans la montagne, apparaissent, de temps à autre, montés sur leurs magnifiques juments, quelques Bédouins nomades, cheminant vers n'importe où, lents, hautains, indifférents et dignes. Ils échangent, au passage, un *salam* imperceptible et froid avec le chef de tribu qui nous accompagne — et pas-

sent, sans nous accorder un regard. Car je suis doublement méprisable à leurs yeux : d'être un « roumi » et de chevaucher avec ma femme !

Malheureusement, ce qui, chez le Bédouin nomade, — qui a sa noblesse et sa tolérance — se traduit par le mépris, devient de la haine chez l'habitant d'Hébron. Nulle part, même à Djénin et à Naplouse, qui sont aussi des modèles de fanatisme dangereux, nulle part je n'ai vu sur mon passage pareille expression de colère farouche. Nous traversions la ville — admirable de caractère oriental et tellement respectée d'aspect, de coutumes, de population et de mœurs publiques que l'on y est, sans la moindre note discordante, reporté à vingt siècles en arrière! — nous traversions la ville la plus ancienne du monde entre les deux haies protectrices de notre escorte, composée de Bédouins et de soldats turcs. Le bruit de notre arrivée s'était rapidement répandu et, sur le seuil des cas-

bah's, devant les échoppes des bazars, la foule bigarrée s'ameutait, imprécante. Et je ne saurais décrire les regards comme électriques que l'on nous déchargeait au passage, le caractère féroce des fronts plissés, la concentration de haine, oui, de haine! que dardaient les prunelles noires. De jeunes hommes, esquissant des physionomies insultantes et railleuses, épelaient des injures en arabe, d'autres nous fixaient bien en face, et tâchaient à ce que leurs yeux exprimassent ardemment leur détestation — la plupart affectaient de se retourner avec insolence pour témoigner d'un profond dégoût. Et je percevais des poings fermés en un geste de rage impuissante, car quelques attaques à des hôtes chrétiens eurent naguère des représailles formelles...

C'est ainsi que nous parvînmes au marché le plus caractéristique de l'Orient, un marché qui n'a rien à envier, au point de vue de la couleur ancienne et patriarcale, aux souks



Une rue de Naplouse.

22

de Pétra, de Palmyre et de Damas! Mais ce fut bien pis quand nous arrivâmes à la mosquée qui fait le centre et le point culminant d'Hébron et sous laquelle s'étendent les mystérieux et somptueux tombeaux d'Abraham, l'*ami de Dieu*, et de ses fils, et de Sarah, de Rébecca et de Léa. Alors, comme nous semblions avancer pour pénétrer dans la mosquée (où le prince de Galles, on le sait, n'entra qu'avec une véritable armée décidée à tout!) de toutes les ruelles avoisinantes un flot de population s'élança vers le seuil du lieu saint, se massa devant l'entrée sur les larges marches d'accès. Et ce fut une rumeur tellement menaçante qui monta sur cette foule, — où l'on distinguait même des vieillards perclus au type judaïque, des femmes voilées et des enfants — que nous rebroussâmes chemin, comprenant que notre présence devenait une inutile provocation. Nous savions du reste d'avance que l'accès de la mosquée était une utopie à laquelle il ne fallait pas songer, et

nous n'avions voulu que pousser notre incursion dans Hébron jusqu'à la limite extrême que l'on nous tolérerait.

22.



Tibériade.

J'ai gardé, de cette traversée d'El-Kalil, un souvenir très saisissant, fait d'admiration pour cette barbarie persistante, d'hostilité contre un fanatisme que j'avais deviné si féroce, et d'un peu de cet émoi particulier qui donne de la saveur au voyage quand on y flaire vaguement le danger et qu'on ne le sent pas accessible à tous. Et ce souvenir se fond dans la grâce du retour vers les vasques de Salomon, par une vrai route, cette fois, une route large et carrossable, fuyant entre les ouady Escol et Halhoul, pour aboutir à des plateaux noyés de verdure, de fraîcheur et de crépuscule; et aussi dans l'enchantement las, au bout de cette harassante journée, de nos tentes

blanches aperçues de loin au milieu d'un tapis d'herbes épaisses, à côté des vasques énormes et grises, entre des vallonnements violets sur la ligne desquels des pâtres étrangement dessinés entraînent leurs troupeaux, vers la nuit...



TIBÉRIADE. — Une rue arabe.

L'attrait le plus puissant du voyage dont je m'efforce de donner ici une rapide esquisse, demeure, certes, dans la stupéfiante diversité de ses étapes, dans la succession jamais monotone de ses journées empreintes toujours d'un caractère différent de la veille. Qu'on en juge : le lendemain de cette visite à Saint-Abraham, d'impressions fortes, violemment colorées, c'était, dans la fraîcheur d'un matin pâle, l'adorable apparition de Bethléem piquée comme une marguerite au sommet de versants littéralement inondés d'anémones, d'amaryllis; de Bethléem, si coquette avec ses clochetons frêles et la roseur gaie de ses coupoles, si propre et si claire sous la légèreté du

ciel, si avenante par le sourire ivoirin de ses femmes, les prunelles joyeuses de ses enfants — et si mélancolique, tendrement mélancolique, mélancolique sans ombre de tristesse, par sa grotte de la Nativité, sa crèche un peu affectée, mais si joliment puérile, enfin la fresque lumineuse, le mythe adorable et précieux de son histoire. Puis, le soir, c'était l'arrivée au couvent fantastique de Mâr-Saba, cette construction cyclopéenne, à même le roc vif, penchée sur le gouffre, dans le décor le plus aride et le plus sinistre que puisse offrir la nature, la désolation du désert de Juda, une gorge sauvage sans la moindre trace de végétation et d'eau. C'était le cauchemar de cette forteresse d'austérité, du visage émacié de ses ascètes, de son ossuaire où vingt mille crânes de martyrs mettent dans l'ombre des rires sardoniques et des orbites affreuses, de l'antre ou saint Saba, pendant soixante ans, resta courbé dans la méditation !



Vers le Liban.

Et la mer Morte! Cet étang opaque, dormant au milieu d'un effroyable bouleversement terrestre, dans un creux sinistre de montagnes alternativement blanches et noires, de craie et de bitume, ce miroir de jais qui ne reflèchit même pas l'incendie du ciel. Point de mots, aucune définition, pour rendre à peu près l'aspect lugubre de cette nature d'enfer, envahie de mort et de feu, incolore et menaçante, au bout de laquelle, cependant, une ligne méandreuse et verte, parallèle au désert, s'entrevoit comme une ligne d'espoir. C'est le fleuve du Baptême, le Jourdain enguirlandé de lauriers-roses, ombré de saules argentés, balayé de longs roseaux et balbutiant entre

des rives touffues d'une floraison si luxuriante et si vivace qu'elle est comme un défi et une ironie, tout près de la suprême tristesse! Quelle mystérieuse volonté de la nature, en effet, fit aboutir cette vallée éclatante du Jourdain à la sombre Bahr-Loût, et quel bizarre caprice voulut qu'elle frôlât, de son rire clair, les plaines ardentes et solennelles du Jugement Dernier, la brûlure morose de Jéricho?

Jéricho! Je ne puis écrire ce nom sans un frisson désagréable! C'est qu'il me rappelle le campement le plus pénible de ma petite expédition, la chaleur étouffante et immobile d'une nuit d'insomnie dans une cacophonie inexprimable : le roucoulement siffleur et le chant rauque, martelé, des femmes bédouines, sauvagesses échevelées et mi-nues, dansant près de nos tentes leurs sarabandes frénétiques en des contorsions d'épilepsie et d'obscénité furieuse. Et ce bruit infernal dominé par le hurlement fauve des chacals. C'est la plus cruelle des nuits; celle que l'on passe



Vue d'ensemb



lazareth.

quelques jours après, à Tibériade, semble vouloir rivaliser avec elle par sa température torride et l'invasion, sous les tentes, des scorpions, des serpents, des araignées noires et des moustiques, mais au moins y trouve-t-on la compensation d'un firmament admirable, la lueur féerique des ondes lunaires illuminant un des plus beaux lacs de la terre et un théâtre de rêverie troublant comme l'infini.

Heureusement, le matin même du départ de Jéricho, on est largement payé de ses souffrances. A quelques milles, une fois la chaîne du Moab franchie — par des prodiges d'équitation, je le confesse ! — c'est, à mesure que l'on avance vers la Galilée, l'enchantement grandissant d'un véritable paradis terrestre. Surtout si, désormais en intimité avec sa monture, certain de ce que l'on peut lui demander sans excès et sans imprudence, on consent à affronter quelques rudesses et quelques périls en ne suivant pas la route tracée des caravanes (que l'on pourrait rejoindre à El-Bireh) et en s'engageant, un peu à l'aventure, par seule orientation, à travers tous les obstacles : sentiers faisant lisière à des préci-

pices, torrents à secs, rivières que l'on traverse à gué, ou pentes boisées que l'on dévale de biais en portant à droite l'avant-main de son cheval. C'est alors, pour un léger surcroît de fatigue et d'attention, la plus merveilleuse fugue à travers une contrée idéale, dans la poésie des soirs lumineux comme des jours tendres et dans la joie des journées éclatantes de sève, de soleil et de vie. De partout jaillit une exubérance inouïe de végétation et de verdure : aux plaines d'oliviers et de grenadiers succèdent des forêts de chênes verts, de tous les cols cascadent des sources abondantes, les mers d'orge et blé s'étendent en cirques immenses entre de fastueux tapis de fleurs, et tout cela ondoie, s'agite, vit et chante sous un ciel profond où il y a une telle gamme d'ors, d'azurs et de tons orangés ou mauves, que l'œil ébloui en garde plus tard un singulier daltonisme, et que les villes d'Orient même, d'une coloration si chaude et si accusée, en paraissent d'une monotonie grise.

Et ces jours d'émerveillements se closent par des campements tels qu'ils semblent être d'un voyage illusoire. C'est la poésie pastorale de Sinjil, le village des bergers majestueux, méditants et doux; c'est Naplouse, l'antique Sichem, dont un décor (étonnamment exact!) du théâtre de la Renaissance me rappelait naguère la principale place et où l'on débouche, par des sentes touffues, inondées de lumière verte après l'ascension roide du Garizim. Que de souvenirs! Je revois encore, du sommet de ce Garizim, à l'emplacement même du temple sacrificateur, ce panorama, évidemment le plus divers et le plus grandiose qui se puisse admirer : sous moi, presque à pic, un gouffre vert, paré comme pour une fête fantastique d'une floraison multicolore; à l'orient de ce gouffre, par-dessus les vallonnements d'améthystes des montagnes d'Éphraïm, la nappe bleue de la Méditerranée et la plaine de Saron; à l'occident, les flots rocheux de la Samarie, dominé par le cône de neige du Grand Her-



Environs de Césarée de Philippe.

24

mon. Dans cette immensité, les petits villages arabes s'espacent comme des perles blanches dans des écrins de cocotiers et d'amandiers, vers l'abîme, au fond duquel Sichem se tasse dans une verdoyante fourrure. Et pour compléter ce tableau saisissant, j'ai tout près de moi la persistance d'un culte antique : car c'est la pâque samaritaine, et là, sur le plateau, dominant cette terre de parfums et de couleurs, les Samaritains assemblés ont planté leurs tentes et attendent le Prophète, comme il y a trois mille ans... C'est demain qu'ils immoleront l'Agneau Pascal et entendront, si près du ciel, les prières liturgiques du pontife. En attendant, ils méditent, accroupis autour des feux allumés dans la brune, et c'est un rêve d'une évocation inoubliable que de les contempler en leurs longues robes blanches, ces types demeurés extraordinairement purs à travers les siècles, ces fidèles à une religion lointaine comme l'origine du monde.

Oui, ce sont là choses tellement saillantes, tellement uniques, qu'on les retrouve gravées en sa mémoire avec une netteté de coloris, une précision de détails remarquables. Comme aussi l'hospitalière Nazareth, la ville chrétienne dans ce pays musulman et qui révèle, dans sa blancheur, dans son atmosphère tiède et limpide, dans sa silhouette mélancolique et fraîche, toute la tendre résignation des Évangiles. C'est une sensation de paix et de douceur émouvante jusqu'aux larmes, que la sensation d'un soir à Nazareth. J'y arrivai le Vendredi-Saint, — après une étape facile parmi la vaste et riante plaine d'Esdredon, où les chevreuils fuient entre les jambes de



DAMAS. — Cour d'une maison arabe.

24.

vos chevaux — et, gracieusement invité par l'abbé Joseph El Moallem, l'excellent vicaire patriarcal de Nazareth, à assister au curieux et touchant office qui avait lieu, le nuit, à l'église maronite élevée au point culminant de la ville, j'eus l'occasion de traverser Nazareth par le plus étincelant des clairs de lune. Dans toutes les églises, ce soir-là, s'achevait le chant du *Stabat* et la douloureuse cérémonie de l'enterrement du Christ. Et, dans le silence des rues inondées de l'opaline lueur, passaient des groupes légers, des silhouettes fantômales drapées et capuchonnées de blanc, les gracieuses Nazaréennes aux lignes pures, aux visages réguliers, avec l'intense lumière de leurs beaux yeux noirs, la finesse souriante de leurs lèvres, le reflet bleuté de leurs bandeaux de vierges. Rêve-t-on plus idéale apparition dans plus intense et plus délicate féerie de songe ?

Et quel contraste, de cette nature nuancée et frêle de la Samarie et de la Galilée, aux robustes paysages de la Syrie où me faisait pénétrer mon étape suivante ! Quel contraste entre Naplouse et Nazareth, ces villes qui font penser à des fleurs, et, par exemple, Césarée de Philippe érigée sur des roches aux verdures vigoureuses, et ceinte d'abîmes d'une architecture imposante au fond desquels se poursuivent des rapides bouillonnants, se fracassent des torrents furieux — Césarée de Philippe qui ferait penser, elle, à quelque ruine farouche de récit démoniaque ! Quel contraste non moindre entre les collines dentelées avoisinant le Carmel et les glaciers sonores, les



Grande mosquée et vue générale de Damas.

flancs prodigieux, les pics géants du Djébel-ech-Cheik ! Quel contraste décisif, enfin, entre l'humilité d'En-Gannim ou le commerce mesquin de Tabarieyh et l'opulence de Damas !

Nous sommes, ici, loin des souvenirs d'amour et de légende bleue qui vous saisissent devant les vases miraculeux des noces de Cana ou du vertige des âges reculés qui vous fait trembler devant le puits de Jacob. Certes, l'ouély consacré à saint Georges décèle son archaïsme, mais l'image belliqueuse qu'il appelle est d'un sentiment tout différent de celui qui se dégage des reliques patriarcales ; et la grotte païenne qu'il surmonte, cette grotte de Pan, d'où s'échappe la colère impétueuse et grondante de la principale source du Jourdain, n'anime-t-elle pas cette image d'une vie *immédiate* et — c'est le cas d'ainsi dire !... — débordante ?

C'est là, du reste, le dernier vestige du passé religieux. Le Grand Hermon semble, en ce pays extraordinaire, un rempart titanesque jeté entre les crépuscules bibliques et la magnifi-

cence de l'Orient moderne. Ah! ce déroulement majestueux de l'oasis de Damas, ce paradis terrestre, et du désert de Palmyre, de l'étendue rougeâtre qui l'entoure! Quelle vision féerique, cette ville capitale de la Turquie d'Asie, avec ses innombrables minarets, ses coupoles, ses terrasses, ses jardins, son inondation de lumière, toute cette richesse immense qui semble jeter au ciel plus d'or et de splendeur qu'il n'est de splendeur et d'or dans le ciel! Et quelle apothéose que l'entrée dans cette richesse insolente et sublime, après la pauvreté sordide des douars et la nudité silencieuse des plaines inhabitées. La sensation est tellement violente qu'elle assomme comme une ivresse. D'autant que cette splendeur procède de la grandeur sauvage et mystérieuse du désert de l'Arabie. C'est la débauche effrénée du luxe oriental, la volupté frémissante de la soie, de l'or, de la majesté, la volupté qui court partout, qui est partout, dans les palais d'une architecture arabe merveilleuse, dans l'artère

colossale où se dégorge le trésor des bazars, dans les parcs peuplés d'une végétation de fantasmagorie, dans la population même, cette population d'une suprême beauté orientale, grande, élégante et souple, qui passe enveloppée de soieries richissimes et parée de pierres précieuses.

Une apothéose — oui, c'est une apothéose! Moins élevée d'impressions, sans doute, que les ruines de Ba'albeck contemplées plus tard, moins noble que cette autre acropole, ces temples devant lesquels on demeure écrasé de respect; moins fraîche aussi, moins enivrée des grâces et des charmes pénétrants de la nature, que le Liban fleuri — mais d'une telle opulence, d'un tel enthousiasme doré, qu'elle clôt le voyage que je viens d'esquisser par l'éblouissante magie d'un conte des *Mille et une nuits*, rêvé dans la griserie subtile et pâmée des essences de roses...

Mai 1897.

IMPRIMERIE E. FLAMMARION, 26, RUE RACINE, PARIS.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 416 816 7

PARIS. — IMP. E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.